

# La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!...

vendredi 9 mars 1923

## Sommaire :

Angèle de Foligno  
Visite à Tout-Ankh-Amon  
Tristan Derême

Le Fascisme et les catholiques italiens  
Réponses à l'enquête sur l'esprit  
de la jeunesse belge

L'Art et ses applications

Émile Baumann  
Firmin van den Bosch  
Jean Valschaerts  
Louis Picard

Abbé Jacques Leclercq  
Luc Hommel  
Th. Bondroit

Les idées et les faits : Chronique des idées : Émile Baumann à Louvain,  
J. Schyrgens. — Irlande.

## La Semaine

☞ Ce que nous avons dit ici de Renan a stupéfait et indigné M. Paul Hymans. Que l'honorable ministre d'Etat ne serait pas d'accord, nous le pensions bien, mais qu'il lui serait impossible de comprendre le point de vue catholique, voilà qui nous stupéfie à notre tour..

☞ Le verdict d'Anvers soulage la conscience publique. Mais quelle curiosité malsaine autour de ce triste déballage d'ignominies ; et comment ne pas

regretter que toute la presse ait cru devoir la satisfaire. Les passions humaines demandent à être bridées et retenues, notre pauvre nature ne trouve que trop de prétextes à les flatter.

☞ Le Sénat a commencé l'examen de Gand-flamand, et déjà les passions se rallument. Nous restons persuadé — qu'on nous permette de le redire — que l'apaisement n'est possible que dans le sens du projet voté à la Chambre.

Bruxelles : 38, Boulevard Botanique.





**LAMPE  
FANAL**

**TRIOMPHE DE L'INDUSTRIE NATIONALE**

EN VENTE CHEZ TOUS LES BONS ÉLECTRICIENS

GROS: 30, RUE DU MARCHÉ-AUX-POULETS,  
BRUXELLES. TÉL.: BR. 191.03

## Crédit Général Liégeois

SOCIÉTÉ ANONYME

Capital : 60.000.000 — Réserves : 17.000.000

*Siège Social* : LIÈGE, rue Georges Clémenceau, 5

*Succursale* : BRUXELLES, rue Royale, 68  
rue des Colonies, 35

*Agences* : ANVERS, avenue de France, 119  
BRUGES, rue Nicolas Despars, 11  
CHARLEROI, Quai de Brabant, 16  
COURTRAI, rue de Tournai, 30  
MONS, rue de la Station, 16  
OSTENDE, Square Marie-José, 1  
ROULERS, place Saint-Amand, 29

*Bureaux* : BRUXELLES-MARITIME,  
place Saintelette, 30

VILVORDE, rue de Louvain, 18

FOSSÉS — GHISTELLES — PONT

A CELLES — SPRIMONT — THOU-

ROUT-FRAMERIES - LENS s/DENDRE

*Filiales* : CRÉDIT GÉNÉRAL LIÉGEOIS, A. G. Edel-  
strasse, 5, à Aix-la-Chapelle.

BANQUE D'EUPEN] ET DE MALMÉDY,  
à Eupen et Malmédy.

*Escompte de valeurs commerciales — Ouvertures de Crédit —*

*Comptes de dépôts — Avances sur titres — Lettres de crédit  
et chèques sur les principales villes belges et étrangères.*

*Encaissement de coupons — Orâmes de Bourse — Dépôts de titres*

*— Vérification des tirages à la demande des Clients —*

*Souscriptions aux emprunts d'État, de villes, de sociétés, etc.*

**LOCATION DE COFFRES-FORTS**

**CREDIT A L'EXPORTATION ET A L'IMPORTATION**

## La revue catholique

des idées et des faits

Journal de la Semaine

38, Boulevard Botanique, Bruxelles

Compte-chèque : 48916

Téléphone : B. 9945.

Conditions de l'abonnement :

Un an . . . . . 25 francs

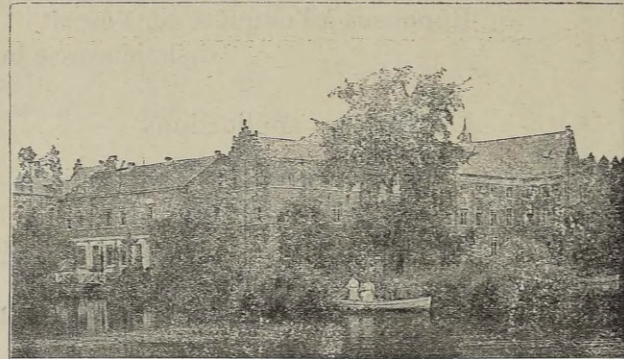
Six mois . . . . . 15 francs

Le numéro . . . . . 75 centimes

*Pour l'étranger port en sus*

Numéros spécimens sur demande

## Institut S<sup>TE</sup>-ANNE



DIRIGÉ PAR LES

**SŒURS DE L'UNION AU SACRÉ-CŒUR**

*situé dans un coin du pays brabançon*

**à HOEGAERDE (près Tirlemont)**

*au sein d'un vallon choyé par la nature*

*entouré d'un parc de 7 hectares*

SECTION MÉNAGÈRE SUPÉRIEURE

SECTION DES LANGUES MODERNES

Chaque élève jouit d'une chambre garnie

**Prix de la Pension : 1500 francs**



# Angèle de Foligno <sup>(1)</sup>

MONSIEUR (2), MESDAMES, MESSIEURS,

Il me semble que c'était hier, ce beau lundi de février 1920, où vous fîtes l'honneur au nouveau venu parmi vous, de l'accueillir comme un vieil ami. Dans l'ascension parfois à pic d'une destinée laborieuse, certains moments sont des reposoirs élus. L'impression en demeure si parfaite qu'on se demande : « Faut-il les recommencer ? » Mais s'entretenir des choses divines avec des hommes qui en ont la science et le sentiment, c'est un prélude aux joies du dialogue sans fin dans la Lumière. Aussi, un attrait confiant me ramène à un auditoire que je sais plein d'indulgence parce qu'il aurait, plus que tous les autres, le droit d'être difficile. En reprenant la route de Louvain, une double allégresse me faisait escorte : celle de vous revoir, Monseigneur, Mesdames et Messieurs, celle de retrouver moins en deuil votre ville glorieuse. J'avais quitté Louvain pareil à un grand blessé dont les plaies restaient béantes. Aujourd'hui sa résurrection est mieux qu'une espérance ; et peut-être, un jour, entendrai-je l'heure où je parlerai encore devant vous carillonner sur la tour puissante qui enverra aux quatre vents des altitudes l'hymne des peuples libérés.

Je fus déjà téméraire lorsque j'osai, Mesdames, Messieurs, commenter en votre présence les élévations d'un Ruysbroek ; je le serai davantage en interprétant la terrible Angèle de Foligno.

Pour émettre sur le mystère de telles âmes des vues perspicaces, il faudrait avoir approché de ses lèvres le charbon rouge de l'encensoir ; il faudrait, comme édit S. François de Sales, une volonté « *trépassée en celle de Dieu* », la douceur des humbles et la violence de l'amour, tout ce qui rend apte aux sublimités contemplatives. L'essentiel de leur vie tient dans leurs illuminations et leurs états mystiques. Ces états, comment les décrire, si l'on n'en a pas l'expérience ?

Ruysbroek, au moins, plein de bonhomie, n'exigeait de nous qu'une pensée droite, le désir de savoir et d'aimer. Angèle, sans merci pour elle-même, nous fait honte de ce que nous sommes, de nos lenteurs, de nos demi-conversions. Sa parole est une épée de feu qui tranche et consume jusqu'aux joints secrets des appétits mal corrigés. On croirait l'entendre, avec sa brusquerie d'apostrophe, nous avertir : « Faites comme moi ; sinon vous êtes des chrétiens de comédie ; vous n'avez pas dans les veines un atome de charité vraie ».

Mais, avant d'être une sainte, elle a été longtemps une pécheresse ; elle est partie de plus loin que beaucoup d'entre nous ; et elle pleure les fragilités d'autrui plus que les siennes ; son cœur eut à l'égard des faibles d'incompréhensibles compassion. Mes insuffisances trouveront donc, j'en ai l'espoir, grâce devant elle, de même que vous, Messieurs, vous les excuserez ; car, elle le sait, je vins en tremblant au livre de ses visions et je ne l'ai pas fermé sans vouloir incorporer à ma vie de mollesse, pour la confondre, le rudolement de ses exemples.

Ce livre est, dans ses deux premiers tiers, une autobiographie mystique à laquelle rien d'équivalent ne pourrait être opposé, rien, pas même les Confessions de S. Augustin, ni la Vie de Sainte-Thérèse.

Imaginons une âme du purgatoire qui aurait des minutes de Paradis, et qui transcrirait ses douleurs, ses illuminations, ses ivresses, avec la véhémence d'une immédiate impression. Ainsi nous apparaissent les pages dictées par Angèle au Frère Arnaud. On dirait que, pour ses yeux, le monde prend une forme dans la seule image du Christ Jésus aux plaies bouillonnantes, et dont elle boit le sang brûlant. Mais la Victime emplit de ses bras étendus la splendeur des cieux ; à de certains moments, Angèle n'éprouve plus à la contempler qu'une exaltation radieuse. La Passion devient seulement « une lumière qui la conduit ». Elle s'est identifiée à la gloire dans la souffrance au point qu'elle redescend vers nous, semblable au Séraphin que vit S. François, au Séraphin, qui, élevant ses ailes de flamme, découvrit le visage d'un Crucifié.

Des milliers d'autres saints ou saintes ont reçu le même privilège ; Angèle est unique par le don d'exprimer ses transports comme si le souffle de l'éternel Amour grondait sous les mots palpitants. Et encore, le Frère Arnaud confesse qu'au milieu de ses révélations, elle s'interrompait, s'écriant :

« Tout ce que je viens d'articuler n'est rien ! Tout cela n'a point de sens. Je ne peux pas parler ».

Les phrases qu'il notait ne servaient, disaient-elle, qu'à évoquer de très loin l'éclair de ses éblouissements.

« Si je ne voyais les choses dans la clarté intérieure, ce que vous avez écrit là ne m'en donnerait aucune idée. »

Mais, d'abord, nous devons prévenir un doute. Pour nous, modernes, l'ouvrage du Frère Arnaud est entré dans le domaine commun par la traduction d'Hello (1). Hello, travaillant sur un texte médiocre, se contentant, il l'avoue, de « l'exactitude » selon l'esprit, n'a-t-il pas déformé, sinon exténué l'original ? Huysmans qui méprisait son style, parce qu'Hello écrivait sans métaphores baroques et faisandées, dans la préface d'*A Rebours*, l'accuse acerbement :

« Possédé par la manie d'élaguer, d'édulcorer, de cendrer les mystiques, il a mis sous le pressoir une œuvre ardente, pleine de sève, et il n'en a extrait qu'un suc incolore et froid, mal réchauffé au bain-marie sur la pauvre veilleuse de son style ».

Or, j'ai confronté avec Hello le latin où le Frère Arnaud translate l'ombrien d'Angèle, et cette comparaison, dans l'ensemble, inflige aux aigreurs d'Huysmans un vif démenti.

Rarement, Hello a « édulcoré » le texte ; je n'ai même surpris que deux exemples : le premier dans un passage sur les pénitences d'Angèle où le traducteur voile la précision farouche d'un détail trop cru ; le deuxième, dans un mouvement lyrique sur les délices de la possession divine ; Angèle s'émerveille (p. 100) d'être quelquefois rendue, par l'état de béatitude, insensible à toute souffrance : « Même si un chien me dévorait (*comederet*), je n'y ferais pas attention ». Hello a trouvé qu'elle exagère ; mises en français, certaines outrances frisent le ridicule ; a-t-il eu tort de traduire plus modérément : « même si un chien me mordait » ?

En général, loin d'atténuer le texte, au contraire il l'enrichit d'hyperboles qui n'y sont pas explicites. Le bon Franciscain s'afflige de mal comprendre les visions d'Angèle « à cause de son incapacité ». Hello lui fait dire : « J'étais là comme un idiot ». De cette transposition ou d'autres un jeune critique, le P. Donœur (2), s'est autorisé pour incriminer totalement le travail d'Hello.

Sans doute, le traducteur est à blâmer quand ses libertés deviennent des contresens. Nous lisons dans le latin : « Cette chose arriva vers la troisième heure ». Hello interprète (p. 34) : « Ce phénomène dura trois heures ». Ou bien, le Frère Arnaud a écrit : « Un père qui aime beaucoup son fils lui interdit le vin pur ». Hello paraphrase (p. 184) : « lui interdit le poison ».

Mais la plupart de ses infidélités sont moins cavalières. Il dégage en style direct le dialogue impliqué dans de filandreuses périodes. Il ajoute, il réitère des exclamations. Il délivre les frémissements et les cris qu'étouffait le texte lourd. Il porte à sa plus haute puissance la pensée vraie d'Angèle. Plusieurs de ses gloses ont une profondeur de trouvailles inspirées en parlant des agonies de Jésus (p. 240), il interroge : « Où habita-t-il ; sinon dans la douleur ? », et, pénétrant les replis du même abîme, il prête à Angèle ce magnifique aperçu : « Toute sa vie, sa Passion fut dans sa mémoire ».

En somme, n'allons pas lui demander une translation littérale. Mais rendons-lui grâce d'avoir illustré de sa noble prose l'œuvre indigeste du Frère Arnaud ; sans lui, sauf quelques doctes chercheurs, nul ne connaîtrait l'extatique de Foligno. Il n'a pas « réchauffé au bain-marie » ses confidences sublimes ; c'était plutôt comme une

(1) Conférence donnée, le lundi 5 mars 1923, à l'Institut supérieur de Philosophie de Louvain, par M. Émile Baumann.

(2) Mgr Deploige, président de l'Institut supérieur de Philosophie.

(1) Tralin, éditeur.

(2) *Revue pratique d'Apologétique*, août 1922.



flamme enfouie sous un pâté de charbon ; il a fait jaillir, pour incendier nos tiédeurs, la flambée pure et brûlante.

\* \* \*

Quelle femme était cette Angèle dont l'historien, qui fut en même temps son confesseur, a négligé de nous apprendre le nom authentique ? Sur sa vie extérieure nous ne savons que des bribes de faits. Cela vaut mieux peut-être ; car son âme seule nous importe. Elle était riche, de noble lignée, on le suppose, puisqu'elle possédait plusieurs châteaux. Elle eut un mari, plusieurs fils ; elle aimait le monde, les danses, la bonne chère, les parfums. D'une complexion violemment sensuelle, elle dut tomber dans plus d'un désordre ; car elle avoue qu'une fois elle communia en état de péché mortel, n'ayant pas osé confesser l'énormité de ses fautes.

Quelles circonstances préparèrent sa conversion ? Elle n'en dit rien. Nous apprenons d'elle seulement que sa mère et ses proches lui barrèrent de toutes leurs forces les avenues de la voie parfaite. Il s'agissait de vendre ses biens, de se faire pauvre. L'orgueil d'une famille considérée s'indignait, contre cette déchéance.

Angèle perdit sa mère, son mari, tous ses enfants. Elle en eut une grande affliction, puisqu'elle déclare (p. 84) : « La vie m'était une douleur au-dessus de la douleur de ma mère et de mes enfants morts ». Elle avait pourtant prié Dieu qu'il la libérât de l'obstacle que les siens mettaient entre elle et Lui. Ici et ailleurs, elle rappelle une autre pénitente, Marguerite de Cortone, qui, pour se punir dans le fils de son péché, le traitait durement, et, avant de lui donner du pain, servait à manger aux mendicants de passage.

Les gens du monde se récriaient, qualifiant d'inhumain et de monstrueux un pareil état d'esprit. Il vaut mieux, d'abord, chercher à le comprendre.

Angèle, comme Marguerite de Cortone, embrassa dans toute sa rigueur l'austérité franciscaine. S. François était venu à Foligno (1), vers le temps où il se convertit, monté sur un cheval qu'il avait chargé de belles écarlates ; il vendit cheval et marchandises, revint à pied, et remit l'argent à un pauvre prêtre de St-Damien. Chez lui, une suavité joyeuse couronnait son ascétisme paradoxal, presque effrayant. On voit trop en sa légende, le sermon aux petits oiseaux, le cantique du soleil, ce qui plaît à la sensiblerie moderne. Le portrait qu'a laissé Giotto nous représente un moine plus desséché que ceux de Zurbaran, de grandes oreilles collées sur le masque d'un squelette, une barbe hirsute, des yeux ivres et brouillés d'extase, des lèvres meurtries, comme brûlées par la soif du baiser divin. Sa vie et sa doctrine furent des protestations éperdues contre l'oubli des rudesses évangéliques. Vis-à-vis des mondains et des clercs qui aimaient l'argent, il le méprisait comme la poussière des routes, « comme la fiente d'un âne ». Vis-à-vis des docteurs enflés de leur savoir, il disait à ses frères :

« En vérité, qui convoite les honneurs de la science, au jour de la tribulation, se trouvera les mains vides ; car, certes, elle surviendra la tribulation, où les livres, alors de nulle valeur, seront jetés par les fenêtres et relégués dans les lieux obscurs ».

Pour loger sa béatitude dans un dénuement absolu, il avait besoin d'un perpétuel et sévère qui-vive à l'égard des occasions de bien-être qui assaillaient sa pauvreté. Sa miséricorde en venait à croire que l'on vole un nécessaire, si on ne lui donne son propre manteau. Le religieux *obéissant* devrait être, selon lui, semblable à un cadavre qu'on remue comme on veut, sans que jamais il murmure ou se récrie. Sa manière d'éteindre la joie parfaite au fond des plus parfaits opprobres répondait à une émulation insatiable du Seigneur outragé.

Ce défi au monde restait évangélique par une merveilleuse douceur. A des préceptes vieux déjà de douze siècles l'ingénuité franciscaine rendit une fraîcheur d'enfance. L'amour émerveillé semblait découvrir un soleil levant. Il manquait, reconnaissons-le, aux êtres du bienheureux François cette mesure que nous admirons dans la règle de S. Benoît. Mais la folie sacrée de ses enthousiasmes bouleversa les cœurs engourdis. Pour que fût retardée et, d'avance, amortie la grande crise des effervescences païennes, il fallait des hommes, tels que lui et S. Dominique, impétueux, allant jusqu'au bout de l'héroïsme possible.

Angèle, avant de se convertir, entendit sans doute prêcher des disciples de S. François ; elle fut d'autant plus saisie que leurs façons d'être et leurs maximes honnissaient plus violemment les siennes.

C'était une créature ardente, volcanique. Elle aurait pu dire d'elle-

même comme Catherine de Sienne : « Mon tempérament, c'est du feu ». Mais elle avait entretenu d'abord le feu des penchants mauvais.

Elle était orgueilleuse et encline à l'ironie. Une des idées qui reviennent avec une fréquence involontaire, dans son livre, est celle du rire, d'un rire méprisant. Elle fait allusion (p. 53) « à un certain prédicateur dont elle s'était beaucoup moquée ». Elle raille (p. 263) « les pauvres petites bonnes femmes qui croient avoir bien prié, quand elles ont prié longtemps. On dirait qu'elles ont un certain ouvrage à faire qui leur sera payé suivant la longueur et la quantité ». Ce rire d'Angèle se transformera, plus tard, en une sorte de jubilation triomphante ; il sonnera comme le cri d'une trompette sur une montagne : « Si le monde entier se levait pour me contredire, je vivrais », s'exclame-t-elle, certaine de garder dans le sanctuaire de son âme le souverain bien.

D'autre part, il y avait chez elle une sensibilité qu'un rien faisait bondir aux extrêmes. Elle passait de l'idée aux actes, de la joie au désespoir, avec de fulgurantes promptitudes. Ces contrastes éclataient sur sa physionomie et dans les hyperboles de son langage. Suivant la couleur de ses émotions, on la voyait tantôt « pâle, sèche », d'habitude comme une mourante ; tantôt « grasse, rubiconde », éblouissante de jeunesse. Une imagination d'italienne passionnée amplifiait ses fougues impulsives. Le don des larmes, quand elle fera pénitence, deviendra quelque chose de terrifiant ; ses larmes brûlaient ses joues au point qu'elle devait, pour calmer la morsure de cette cuisson, y appliquer de l'eau froide. Sa nervosité, sans cesse, l'affligeait de quelque malaise ; elle eût offert une proie douloureuse aux déséquilibres mentaux. Elle aurait pu verser dans toutes les aberrations ou dans les subtilités stériles de l'analyse. Mais son intelligence conserva une droiture simple, admirablement lucide : la série des phases de son retour à Dieu, ce qu'elle appelle ses dix-huit pas, représente un prodige de psychologie forte et décisive.

Disons-le hardiment : Angèle était née avec du génie. L'inspiration céleste clarifia, fera surhumaines ses facultés. Cependant le fond naturel devait coopérer à cette métamorphose. En la rapprochant, tout à l'heure, d'autres mystiques, nous sentirons mieux la richesse précisée de sa complexion.

Elle avait quarante-deux ans, lorsqu'elle entra, en 1290, dans le Tiers-Ordre pénitent de S. François. Elle vendit ses châteaux et tout ce qu'elle avait cru posséder ; elle distribua aux pauvres l'argent qui lui revint et vécut d'aumônes, comme elle le laisse entendre. Elle habitait une petite cellule en compagnie d'une jeune fille que la tradition nomme Pasqualina.

Cette Pasqualina, fort naïve, s'effraya un jour qu'elle marchait sur une route en compagnie d'Angèle et que celle-ci fut prise d'un ravissement : les yeux agrandis de la visionnaire s'illuminaient comme des cierges, son visage était devenu rose et brillant, comme si elle n'était plus elle-même. Pasqualina se couvrit la tête de son voile, et se lamentait, se battait des poings la poitrine :

— « Mais qu'est-ce qui vous arrive là ? gémit-elle ; désormais, cachez-vous aux hommes. Eh ! qu'est-ce donc que nous allons devenir ? »

— « Ne craignez point, répondit Angèle, si nous rencontrons quelqu'un, Dieu veillera sur la rencontre. »

Angèle admirait la simplicité et la pureté de sa compagne. Il advint que Pasqualina, se trouvant auprès d'elle, entendit une voix qui disait : « Le Saint Esprit est dans cette chambre ». Elle s'approcha d'Angèle et lui demanda : « Dis-moi ce que tu as ; car je viens d'entendre une voix qui m'a dit : « Approche-toi d'Angèle ». Angèle répondit : « Ce que tu as dit ne me déplaît pas ». Et de ce jour elle lui communiqua quelques secrets.

Les seuls événements de la vie d'Angèle, après sa conversion, furent des événements intérieurs. Son pèlerinage à Assise, sans le colloque avec l'Esprit-Saint, n'aurait pas eu d'incident.

D'ordinaire, quand elle sortait, elle allait de sa cellule à l'église et de l'église à sa cellule. Fréquemment, c'est au milieu des offices que des extases la saisissaient. Ainsi, quand elle prit part à une procession où l'on portait une image de Jésus en croix, elle vit soudain le Crucifié descendre de la Croix, voler à travers l'espace, et tous ceux qu'Angèle aimait, tendaient, pour se purifier, leurs lèvres vers la plaie de son côté.

Une autre fois, elle voulut regarder, sur la place de la vieille église Sainte-Marie, un de ces drames liturgiques dont les Franciscains faisaient une prédication poignante. On jouait la Passion. Elle ne pleura pas ; « mais, dit-elle, je fus touchée et inondée d'une joie qui n'était pas naturelle ; la joie grandit, elle grandit ; je perdis la parole, et je tombai à terre, foudroyée ; je venais d'avoir la chose inénarrable, l'éblouissement de gloire. »

(1) Foligno n'est qu'à cinq lieues d'Assise, dans la vallée de Spolète. S. François avait d'ailleurs, en cette ville, un parent, Pietro Ermanni, dont le fils, Ermanno, se fit franciscain en 1213, et fonda un couvent.



S. François, qu'elle imitait, allait au-devant des mendiants et des lépreux ; et il baisait la main des lépreux, leur donnait l'accolade, bien qu'au début leur contact lui fût horrible.

Angèle leur fit une visite à l'hôpital de S. Féliçien ; nous n'hésiterons pas à l'y suivre (p. 182), malgré l'aspect répugnant d'un ou deux détails qu'elle transfigure, au reste, par sa ferveur exaltée.

« Un jour, c'était le Lundi Saint, je dis à ma compagne : « Cherchons-le, il faut que j'aie aujourd'hui à la recherche de Jésus-Christ ». Et j'ajoutai : « Allons à l'hôpital ; c'est peut-être là que nous Le trouverons parmi les pauvres et les misérables ». Nous primes avec nous toutes les coiffures que nous pouvions emporter (nous ne primes pas autre chose, parce que nous ne disposions pas d'autre chose), et nous primes Giliola, une servante de l'hôpital, d'aller les vendre au profit des repas des pauvres. Elle fit mille difficultés ; cependant, vaincue par notre grande instance, elle vendit ces objets et acheta des poissons. Quant à nous, nous apportâmes des pains qui nous avaient été donnés à nous-mêmes pour l'amour de Dieu. Après avoir fait ces petites offrandes, nous nous mîmes à laver les pieds des femmes pauvres et les mains des hommes. Parmi ceux-ci se trouvait un lépreux dont les mains étaient hideuses, fétides et pourries. Pour celui-ci, nous ne nous sommes pas contentées de le laver. La chose faite, nous avons bu de l'eau qui venait de nous servir. Ce breuvage nous inonda d'une telle suavité, que la joie nous suivit et nous ramena chez nous. Jamais je n'avais bu avec de pareilles délices. Il s'était arrêté dans mon gosier un morceau de peau écaillée sorti des plaies du lépreux. Au lieu de le rejeter, je fis de grands efforts pour l'avaler, j'y réussis. *Il me sembla que je venais de communier*. Jamais je n'exprimerai les délices dont j'étais noyée ».

Angèle paraît avoir accompli cet acte héroïque, sans se douter qu'elle eût rien fait d'extraordinaire. Mais, s'il était simple pour elle de vaincre une répulsion, elle eût à se débattre, comme toutes les grandes âmes, contre le subtil démon de l'orgueil ou de la fausse humilité.

S. François, après avoir donné à un pauvre son manteau, en avait ressenti un mouvement de gloire, et, aussitôt, le confessa devant ses frères. Marguerite de Cortone, ayant apaisé une guerre civile entre les citoyens de ce municipio, s'abandonna un soir à la tentation des vaniteux ; puis, soudain, elle se vit pareille à un vase d'impureté, plus noire que la nuit. Et alors, dans le silence de la ville où tout dormait, elle monta sur la terrasse de sa maison ; elle se mit à pousser des cris « comme une femme qui enfante » : « Levez-vous, habitants de Cortone, levez-vous avec des chandeliers et des lanternes, et sortez pour entendre la pécheresse ! » Elle énumérait toutes les hontes de son passé, elle clamait jusqu'aux étoiles sa misère ; et, à mesure qu'elle parlait, la fumée de ses glorioles s'évanouissait (1).

Angèle, quand elle songeait à ce qu'elle appelle « ses crimes », à ses vices d'autrefois, cédaït par moments au plus insidieux des monstres, au désespoir de la fausse humilité. Elle se voyait tellement affreuse, incarcérée dans l'ergastule de ses fautes, que ni porte ni fenêtre ne s'offraient pour s'en évader.

« Je cherche inutilement, dit-elle, par où découvrir un monde des iniquités. Je voudrais aller nue par les cités et par les places, des viandes et des poissons pendus à mon cou, et crier : Voilà la vile créature, pleine de malice et de mensonge ! Voilà la graine du vice ; je faisais le bien aux yeux des hommes ; je faisais dire : Elle ne mange ni poisson ni viande. Écoutez-moi : j'étais gourmande et ivrogne ; je faisais semblant de ne vouloir que le nécessaire ; je jouais à la pauvreté extérieure. Mais je me faisais un lit avec des tapis et des couvertures que j'enlevais le matin pour les cacher aux visiteurs... Écoutez bien : je suis l'hypocrisie, fille du diable ; je me nomme l'abomination de Dieu ! Je me disais fille d'oraison, j'étais fille de colère, et d'enfer, et d'orgueil... Sachez que j'ai passé ma vie à chercher une réputation de sainteté ; sachez, en vérité, qu'à force de mentir et de déguiser les infamies de mon cœur, j'ai trompé bien des gens.

» Homicide, voilà mon nom.

» Couchée dans l'abîme, je me roulais aux pieds de mes frères, de ceux-là qu'on appelle mes fils, et je leur disais : « Ne me croyez plus... Est-ce que vous ne voyez pas que tout ce que je vous ai dit est mensonge ? Est-ce que vous ne voyez pas que si, tout à coup, le monde devenait vide de malice, je le remplirais par la surabondance de la mienne ? »

(1) C. Joergensen, dans une note d'*In Excelis*, p. 106, signale l'hypothèse d'un critique moderne, Nino Tammasia, d'après qui cet épisode serait une interpolation d'époque postérieure, une réminiscence d'un fait semblable attribué à S. Jean Colombini. Mais le récit a tout à fait l'accent, la manière d'Angèle. Rien ne justifie cette conjecture sceptique.

« ... C'est pourquoi je supplie le Fils de Dieu, que je n'ose nommer, que, s'il ne me manifeste pas par Lui-même, il me manifeste par la terre qui s'ouvre et s'engloutisse, afin que, posée en spectacle et en exemple, je fasse dire aux hommes et aux femmes : « Oh ! comme elle était dorée, dorée au dedans et dorée au dehors ! » Ah ! que je voudrais avoir au cou un collier ou un lacet, et me faire traîner par les places et par les villes ; et les enfants me traîneraient et diraient : « Voilà la misérable qui a menti toute sa vie ! » Et les hommes crieraient ainsi que les femmes : « Oh ! voilà le miracle, le miracle qu'a fait Dieu ! La malice cachée de toute sa vie vient d'être manifestée par elle-même. »

De pareilles phrases, dans une autre bouche, auraient l'air d'une déclamation forcée. Faisons la part de l'exubérance italienne, intempérante en mots comme en gestes. Mais a-t-on jamais crié d'un ton plus dramatique le tourment d'un cœur qui voudrait l'absolu de la sincérité devant les hommes, une sincérité nue comme elle se révélera au Jugement Dernier, et qui sent peser sur soi la vénération d'autrui dont il se voit indigne !

Ceux qu'Angèle appelle ici ses frères et ses fils étaient des moines, surtout des franciscains, peut-être quelques mondains convertis dont elle dirigeait la vie spirituelle. Catherine de Sienne aura de même autour de sa figure séraphique des contemplateurs et des disciples. Les doctes venaient chercher auprès d'Angèle la théologie infuse, celle qu'on n'apprend pas dans les livres. Les mondains lui demandaient le secret de la conversion parfaite ; ils touchaient en l'approchant les délices de la pauvreté, la paix d'une vie simplifiée par la pénitence ; et les illuminations de ses extases ressemblaient à une descente du Paradis sur un visage humain.

Elle possédait le discernement des consciences ; c'était par là qu'elle exerçait un invincible ascendant. Ubertino de Casal, qui la connut à l'âge de vingt-cinq ans, lui rend ce témoignage dans le prologue de l'*Arbor vitae crucifixae*, œuvre qu'il écrivit sur le mont Alverne, le mont des stigmates, là même où S. Bonaventure était venu composer son fameux *Itinerarium mentis* :

« Jésus lui révéla les faiblesses de mon cœur et les dons secrets qu'il avait reçus ; en sorte que je ne puis douter que c'était Lui-même qui parlait en elle. Et ainsi, elle me restitua immensément multipliées toutes les grâces que j'avais perdues par ma malice. *Et depuis lors, je ne fus plus ce que j'avais été.* »

Il la nomme ensuite « la mère du bel amour », « de la crainte et du saint espoir ». Quel mystère, Messieurs et Mesdames, dans la puissance irradiante d'une femme déjà vieille, dénuée de savoir, persécutée — elle laisse deviner qu'on se moqua d'elle et qu'on la vilipenda féroce — d'une femme presque recluse et toujours malade !

Angèle, en effet, comme la plupart des grandes visionnaires, eut un corps débile. Il semble que la maladie soit une condition physiologique nécessaire à la délivrance spirituelle. Ses austérités auraient suffi à la rendre infirme. Mais elle se consumait d'amour dans l'attente de la vie suprême ; par instants, elle conjurait les Anges et les Saints de se mettre à genoux, de lui obtenir la mort, la présence sans ombre du Bien-Aimé. L'eût-elle méritée sans expier dans son corps, pour elle et pour tous ceux qui avaient, comme elle, abusé de leurs sens ? Ses membra étaient gonflés, déformés, torturés de souffrances indicibles ; souvent elle ne pouvait plus manger ni se tenir debout.

L'amour qui l'épuisait la confortait cependant pour que durât son épreuve. Elle vécut ainsi jusqu'à soixante ans et plus. Vers la fin de l'année 1308, sentant que l'heure divine approchait, elle dicta son testament ; elle parla comme avait parlé le Fils de l'Homme aux disciples, le soir de la Cène. De même qu'Il avait dit à son Père : « Toutes les paroles que tu m'as données, je les leur ai données », de même sa servante, identifiée à Lui, osa dire à ses fils selon l'esprit :

« Mes chers enfants, je vous parle pour l'amour de Dieu... Je ne veux rien emporter avec moi, rien vous cacher, qui puisse vous être utile. Car Dieu a dit à l'âme : « Tout ce qui est à moi est à Toi ». Les paroles que je vais prononcer ne sont pas de moi, elles sont de Dieu. Car il a plu au Seigneur de me donner l'amour et la sollicitude de tous ses fils et de toutes ses filles, de tous ceux qui sont en ce monde, en deçà et au delà de la mer. Je les ai gardés comme j'ai pu, et j'ai souffert pour eux les douleurs que personne ne sait. O ! mon Dieu, je les remets aujourd'hui entre vos mains, vous suppliant par votre ineffable charité de les préserver de tout mal, et de les affermir dans tout bien, dans l'amour de la pauvreté, du mépris et de la douleur, de transformer leur vie en votre vie... »

« O ! mes fils chéris, écoutez la parole suprême, la parole et la prière de l'adieu. Voici cette parole : « Mes enfants, soyez humbles ! Mes enfants, soyez doux ! » Je ne parle pas de l'acte extérieur, je parle des



profondeurs du cœur ; mes enfants, soyez doux dans le fond. Soyez en vérité les disciples de Celui qui a dit : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur ».

« Je ne vous laisse pas d'autre testament : Aimez-vous les uns les autres, et que votre humilité soit profonde. Je vous laisse tout ce que je possède, tout ce que je tiens de Jésus-Christ, la pauvreté, l'opprobre et la douleur, en un mot, la vie de l'Homme-Dieu. Ceux qui accepteront mon héritage seront mes enfants, car ce sont les enfants de Dieu et la vie éternelle les attend ».

Humble et douce, Angèle était arrivée à l'être souverainement. Aussi pouvait-elle, sans présomption, tenir un langage d'une majesté surnaturelle.

Elle se tut, puis imposa sa main sur la tête de chacun des assistants, et dit : « Mes enfants, soyez bénis par le Seigneur et par moi. Soyez bénis, vous qui êtes présents, soyez bénis, vous qui êtes absents. Suivant l'ordre du Seigneur, je donne aux présents et aux absents ma bénédiction pour l'éternité, et que Jésus-Christ vous la donne en même temps : soyez bénis par la main qui a été clouée sur la croix » (1).

Ensuite, « brisée par la mort qui venait, ... elle ne prononça plus que des paroles interrompues et rares ».

« Le Verbe s'est fait chair », dit-elle, après un long silence, comme une personne qui revient d'un long voyage. « Oh ! toute créature est en défaut, l'intelligence des anges ne suffit pas ».

Quelqu'un lui demanda : « Pourquoi toute créature est-elle en défaut ? Pourquoi l'intelligence des anges ne suffit-elle pas ? »

Angèle répondit : « Pour comprendre ».

Et puis, plus tard : « Oh ! en vérité, voici mon Dieu qui fait ce qu'il a dit. Jésus-Christ me présente au Père. ... Mon âme a été lavée et purifiée dans le sang du Christ, qui était chaud comme en sortant de son corps crucifié. Et il fut dit à mon âme : « Voici ce qui t'a purifié ». Et mon âme répondit : « O ! mon Dieu, serai-je trompée ? » Et on me répondit : « Non ».

Puis, elle ajouta :

« Jésus-Christ, Fils de Dieu, m'a présentée au Père, et j'ai entendu ces paroles : « O ! mon épouse, ô toi qui es belle ! O ! celle que j'ai aimée en vérité, je ne veux pas que tu viennes à moi chargée de douleurs, mais parée de la joie inénarrable. Que la reine revête le manteau royal, puisque voici le jour de ses noces ! »

« Et on me montra un manteau, semblable au cadeau de nocces, gage d'un long et grand amour ; il n'était ni de samit ni d'écarlate, mais de lumière et fait pour vêtir une âme ».

« Et alors Dieu me montra son Verbe, de sorte que maintenant je sais ce que c'est que le Verbe, je sais ce que c'est que de proférer le Verbe, le Verbe qui voulut être incarné pour moi. Et le Verbe me toucha, m'embrassa et me dit : « Venez, ma bien-aimée, que je n'ai pas aimée d'un amour trompeur. Venez : car dans la joie tous les saints vous attendent ».

Et il ajouta : « Je ne vous confierai ni aux anges, ni aux saints ; je viendrai en personne, et je vous enlèverai moi-même. Vous êtes telle qu'il faut pour paraître devant la Majesté ».

La veille de sa mort, elle disait à chaque instant : « Père, je remets mon âme entre vos mains ».

Le même jour, toute douleur cessa. Les souffrances, depuis quelques jours, étaient nombreuses et horribles. Mais le corps entra dans un repos profond, et l'âme dans la douceur de l'Esprit, et Angèle sembla goûter d'avance la joie promise.

Quelqu'un lui demanda s'il en était ainsi : « Oui », répondit-elle. Dans cette paix du corps, dans cette joie de l'esprit, Angèle demeura le samedi soir, entourée des frères qui lui montraient l'office du jour.

Ce jour-là même, octave de la fête des Saints Innocents, à la dernière heure de la soirée, comme si elle s'endormait d'un sommeil léger, Angèle, notre mère, s'endormit dans la paix.

\* \* \*

(1) On pourrait opposer à cette bénédiction d'Angèle l'attitude d'une autre Bienheureuse, Catherine de Carbone (V. ADOLPHE RETTÉ, *Le Soleil Intérieur*), qui, sollicitée, en mourant, de bénir des religieux d'un Carmel voisin, refusait comme s'en jugeant indigne. Mais Angèle suit ici une visible inspiration, et elle la suit avec une divine simplicité.

Je n'ai voulu, Mesdames et Messieurs, troubler d'aucun commentaire le spectacle de cette mort triomphale. Née pour les splendeurs, Angèle pouvait, sans emphase ni délire d'hallucinée, voir l'Époux lui tendre comme à une reine le manteau de lumière des nocces immortelles. Son espérance, un instant, avait été traversée par un doute : « Serai-je trompée ? » Mais une voix qu'elle connaît lui a répondu : « Non ». Pas une puérité féminine n'affadit la grandeur de sa vision. Son essor vers le Bien-Aimé ne répond pas seulement à l'attente de son cœur, elle veut, par-dessus tout, *comprendre*.

Chez elle, quoiqu'elle raisonnât peu, la force de l'intelligence égaillait, dépassait même l'ardeur des compassions, les impatiences de l'amour. Sur les houles du désir fervent la foi intrépide est portée comme l'arche sur les eaux montantes du déluge. Au fond de sa nature tout aurait pu demeurer tumultueuse et volonté fébrile. La victoire de l'ordre chrétien apparaît magnifique en proportion du chaos qu'il s'est assujéti.

Son livre nous permet de suivre cette assumption, du moins jusqu'à cette zone de la vie unitive où ceux-là même qui ont vu et senti défailaient, plus haut que les images et les paroles concevables.

Henri Suso, dans le dialogue entre la Sagesse et son Serviteur, prête à la Sagesse une suggestion d'apparence étrange : « Figure-toi que ton âme est déjà dans le Purgatoire et qu'elle t'appelle pour lui venir en aide : O ! ami très cher et très sûr, tends-moi la main, aie pitié de moi, aide-moi, afin que je sois plus vite extraite de cette horrible géole et de ces flammes très cruelles. Je suis toute désolée, dénuée, et nul, sauf toi seul, ne me vient fidèlement en aide. L'univers m'a oubliée ; car chacun n'y pense qu'à soi ».

En lisant l'histoire de la conversion d'Angèle on croirait entendre la plainte d'une âme captive, mais sûre de s'évader et révélant ses douleurs comme si elles étaient déjà lointaines. Avec elle, il faut gravir les degrés de l'expiation, de même que des pèlerins, du bas d'un sanctuaire, monteraient sur leurs genoux, un cierge à la main, les marches d'un dur escalier.

Dix-huit pas (1) figurent, pour la pénitence, la série de ses états intimes, depuis l'heure « où elle regarda pour la première fois ses péchés ».

Elle pleura, sans rien éprouver d'abord si ce n'est de l'amertume et de la honte. Elle s'évertuait à « satisfaire », mais persévérât « vide de consolation, pleine de tristesse ».

Cependant, à mesure qu'elle pleurait et se frappait la poitrine, la Miséricorde l'illuminait sur la profondeur de ses transgressions. Ensuite, elle comprit qu'en offensant le Créateur, elle avait offensé toutes les créatures qui étaient faites pour elle. Alors elle les supplia de ne point prendre la parole pour l'accuser devant Dieu.

« Tout à coup, dit-elle, je crus sentir sur moi la pitié de toutes les créatures et la pitié de tous les saints. Et je reçus alors un don : c'était un grand feu d'amour, et la puissance de prier comme jamais je n'avais prié ».

Sous cette expression, « la pitié de toutes les créatures », qu'on n'aille pas chercher quelque vague sursaut de naturalisme inconscient. Le monde animal et végétal, la matière occupaient, dans l'activité imaginative d'Angèle, un rang subalterne ; rarement, elle leur emprunte des analogies. Elle avait fait de son âme un désert nu où le vent de l'Esprit pût souffler sans obstacle. Mais, comme un esprit déjà hors des choses terrestres, lié pourtant à leur vie par son passé, elle associe à son repentir, de même qu'il le fut à ses déchéances, dans un regard synthétique, l'univers tout entier.

Et, aussitôt, sa vue se concentra sur le seul Jésus en croix. Vision « insipide et douloureuse ». Elle ne pénétrait pas le « comment » de son salut. Elle s'y acheminait en se dépouillant de ses biens. Elle se défit de ses plus belles robes, de ses coiffures élégantes. Cette séparation fut accomplie sans joie, sans amour ; car il est souvent plus pénible de renoncer à quelques bagatelles que de tout quitter.

Cependant, il lui sembla que le Christ lui montrait ses plaies, « les tortures de la tête, les poils des sourcils, les poils de la barbe arrachés ». Il comptait pour elle les coups de la flagellation, en lui disant : « C'est

(1) Pourquoi ce nombre dix-huit ? Angèle n'en donne pas d'explication symbolique. Elle demeure étrangère à ces subtilités. Mais autour d'elle, on s'y complaisait. S. Bonaventure, *Itinerarium mentis*, c. V, n° 4, dit que notre esprit ressemble par neuf prérogatives aux neuf chœurs des Anges. Dix-huit étant le double de neuf, les dix-huit pas signifieraient-ils l'effort de la pénitence pour ressusciter dans l'âme les neuf dons perdus ?



pour toi », comme s'il eût dit : « C'est par toi ». Angèle, alors, ne pouvait se rassasier de pleurer, et ses larmes ne brûlaient pas ses joues dans une éfusion stérile.

Le désir de ressembler au Crucifié, d'être comme Lui, nu et misérable, devint plus fort que les oppositions du monde, que les anxiétés de sa chair et de son amour-propre. « Je craignais, dit-elle, superbement, de mourir avant d'avoir été pauvre. » Elle résolut, s'il le fallait, de mourir de faim, de froid, de honte. Puisqu'elle mourait pour Dieu, elle n'avait rien à craindre.

Vers le même temps, « comme elle était debout dans la prière », et se savait bien éveillée, le Christ Jésus se montra devant ses yeux, lui découvrit la plaie de son côté, lui ordonna d'y poser les lèvres. Le contact du sang qui lave « et qui était encore chaud » fit descendre au cœur d'Angèle la soif du martyr. Elle souhaita pour chacun de ses membres un supplice plus vil et plus affreux que le crucifiement. Elle acheva, en attendant, de disperser toute sa fortune entre les mains des pauvres.

Ses larmes continuaient et elle s'écriait : « Seigneur, si je suis damnée, je n'en veux pas moins faire pénitence, et me dévouer, et Vous servir ». Du fond de ses amertumes, elle commençait pourtant à connaître « la douceur divine ». Le premier sentiment d'une délectation lui vint en récitant avec lenteur le *Pater*. Cette joie persista et augmentait le désir d'une pénitence plus violente. Elle aurait voulu ne plus manger, vivre jour et nuit, debout en prière. Elle ne pouvait plus entendre, sans pousser un cri, quelqu'un proférer le nom de Dieu. Si on lui montrait des images de la Passion, elle tombait en faiblesse.

Sainte Thérèse, racontant sa propre vie spirituelle, nous prévient (c. 18), qu'il faut tirer l'eau de la grâce à force de bras ». Angèle fut puissamment éprouvée, puis comblée dans la mesure de son épreuve.

La pauvreté, les jeûnes, les dérisions comptaient presque pour rien auprès de ses autres tourments.

Abandonnée en apparence aux furies des démons, elle se voyait semblable « à un homme suspendu par le cou qui, les mains liées derrière le dos, et les yeux couverts d'un voile, resterait attaché par une corde à la potence, et vivrait là sans secours, sans remède, sans appui... Mon âme pend sans appui, et mes puissances sont renversées, au vu et au su de mon esprit. Quand mon âme voit ce renversement et cet abandon de mes puissances sans pouvoir s'y opposer, il se fait une telle souffrance que je peux à peine pleurer... Quelquefois ma fureur est telle que c'est beaucoup pour moi de ne pas me mettre en pièces... Et je vocifère à Dieu, et je crie sans relâche : Mon Dieu, mon Dieu, ne m'abandonnez pas ».

Le plus horrible pour elle était de sentir ses anciens vices relever la tête et mordre à de sombres convoitises. Elle maltraitait son corps, le martyrisait au point que son confesseur lui en fit défense. Cet état d'obscurité, de tentation dura plus de deux ans. Elle en sortit sans avoir un seul instant désespéré, et comprit que cette géhenne était le passage des purifications passives : « Plus l'âme est affligée, dépouillée et humiliée profondément, plus elle conquiert, avec la pureté, l'aptitude des hauteurs ». Il lui fallait, comme à sainte Catherine de Sienne, l'intelligence graduelle de cette Vérité : « Je suis Celui qui est, et tu es celle qui n'est pas ».

Mais voici, presque aussitôt après ces peines effrayantes, la suavité immense, inénarrable et qu'elle raconte néanmoins dans la plus belle peut-être des révélations mystiques. Tandis qu'elle se rendait à Assise, pour les fêtes de la Portioncule, en arrivant à une grotte « au delà de laquelle on monte à la ville par un étroit sentier », elle entendit une voix qui disait : « Tu as prié mon serviteur François ; mais j'ai voulu envoyer un autre messager, le Saint-Esprit, c'est Moi qui viens, et je t'apporte la joie immense... Je vais te parler pendant toute la route, ma parole sera ininterrompue, et je te défie d'en écouter une autre, car je t'ai liée, et je ne te lâcherai pas ».

Et il me provoquait à l'amour, et il disait : « O ! ma douce enfant ! O ! ma fille et mon temple ! Aime-moi ! Car je t'aime, beaucoup plus que tu ne m'aimes... François m'a beaucoup aimé, j'ai beaucoup fait en lui ; mais si quelque autre personne m'aimait plus que François, je ferais plus en elle ».

Angèle, en l'écoutant, considérait ses bassesses, ses péchés énormes, et se disait : « tu n'es pas digne de tous ces grands amours ». Son âme dit à Celui qui parlait : « Si tu étais le Saint-Esprit, tu ne dirais pas ces choses qui ne me conviennent point ; car je suis fragile et capable d'orgueil ». Il répondit : « Eh ! bien, essaie de tirer vanité de mes paroles ; essaie de penser à autre chose ».

« Je fis, continue-t-elle, tous mes efforts pour concevoir un sentiment d'orgueil ; mais, tous mes péchés me revenant à la mémoire,

je sentis une humilité telle que jamais en toute ma vie. Je tâchai d'avoir des distractions ; je regardai curieusement les vignes le long du chemin. Je tâchai d'échapper aux discours qu'on me tenait ; mais, de quelque côté que s'égarât mon œil, la voix disait toujours : « Regarde, contemple ; ceci est ma créature ». Et je sentais une douceur, une douceur ineffable. »

Angèle voulait encore se défendre, se délier par une objection : « Si le Saint-Esprit était en moi, je devrais mourir de joie ». Il répondit : « Est-ce que je ne suis pas le maître ? Je te donne la joie que je veux, non pas une autre ».

Et la parole l'accompagna jusqu'au tombeau de S. François ; elle ne cessa point quand Angèle se mit à table. Seulement, quand elle entra pour la seconde fois dans l'église, elle fléchit le genou et vit un tableau qui représentait François serré contre la poitrine de Jésus. Alors la voix me dit : « Je te tiendrai beaucoup plus serrée que cela... Voici pourtant l'heure où je vais te quitter, ô ma fille chérie, ô mon temple, et mon amour ; je vais te remplir et te quitter, te quitter quant à cette joie, non pas te quitter réellement, pourvu que tu m'aimes ! »

Elle regarda celui qui parlait ; elle le vit, mais d'une vision tout intellectuelle, car elle ne put exprimer ce qu'elle avait vu. Il s'éloigna lentement, majestueusement ; et il disait encore : « O ! ma fille chérie, que j'aime plus qu'elle ne m'aime ! Tu portes au doigt l'anneau de notre amour, et tu es ma fiancée ! »

Mais alors, quand la parole se tut, devant la porte de l'église, Angèle tomba, brisée de douceur, et elle cria, elle rugissait : « C'est Lui, je ne doute plus, c'est Lui ; j'ai la certitude, c'est Lui, le Seigneur qui m'a parlé ».

Et, au retour, pendant la route, le Christ lui parla encore et lui dit : « Moi, Jésus-Christ, qui te parle et qui t'ai parlé, je te donne ce signe que c'est vraiment *Moi* ; je te donne la Croix et l'amour de Dieu ; et ce signe sera éternellement avec toi ».

En vérité, Mesdames et Messieurs, si nous exceptons S. Paul attestant le miracle de sa conversion et S. Augustin, lorsqu'il nous affirme avoir perçu la voix d'enfant qui lui commandait : « Prends et lis », personne, depuis les témoins oculaires de Jésus-Christ, n'imposa la netteté de sa présence immédiate comme Angèle nous l'a transmise dans son prodigieux récit. On sent qu'elle s'est débattue, qu'elle a protesté contre l'invasion d'elle-même. L'Esprit-Saint l'a soumise à son embrassement ; il l'a vaincue, mais empli de sa force ; elle est demeurée clairvoyante dans l'ivresse mystique d'une possession où elle s'étonnait de ne point mourir. Elle répète sans emphase, simplement, les mots d'amour qu'elle refusait de croire. Elle les a crus, parce que l'évidence d'une réalité toute puissante, extérieure à son Moi, annulait la possibilité d'une illusion. Elle a senti, plus distinctement qu'elle ne percevait les vignes et les toits d'Assise, Dieu venir en elle et se retirer. Mais l'éblouissement s'achève sur la promesse : « Je te donne ma croix ».

Toute la vie mystique d'Angèle est concentrée dans cette alternance : d'une part, elle se transforme « en la douleur de Jésus Crucifié » ; de l'autre, une assumption l'enlève d'un coup sur la montagne sans sommet, jusqu'à la plénitude du Souverain Bien. Tantôt ces deux états alternent en contrastes si rapides qu'ils la déchirent, et elle se voit comme « coupée en deux » ; tantôt les deux visions s'équilibrent, se compénètrent, s'exaltent et s'illuminent l'une par l'autre. La souffrance sort de la gloire, et la gloire de la souffrance.

Comme Thomas de Celano, Jacopone de Todi, Joannes de Caulibus (1) et la plupart des grands contemplatifs, surtout les Franciscains, Angèle eut l'imagination véhémentement des tortures de Jésus dans sa Passion. Elle pense aux clous qui « ont porté la chair des mains et des pieds dans l'intérieur du bois ». Elle voit « dans les jointures les membres disloqués ». Elle assiste « au brisement intérieur qu'a produit sur la croix l'horrible tiraillement du corps ». Ce sont des images heurtées, discontinues qui surgissent devant elle, jamais un déroulement de tableaux, tel qu'en verra Catherine Emmerick.

Et elle s'attache plus au dedans qu'à l'extérieur des agonies. Elle se représente, elle s'applique les compassions de Jésus pour le genre humain et pour chacun des hommes, pour sa Mère, pour Lui-même, et, ce qui est plus inattendu, plus mystérieux, pour son Père (p. 244).

« Voyant Dieu, dévoile-t-elle, l'objet de son immense amour, à ce point blessé de compassion pour nous qu'il livrât son Fils unique,

(1) V. MAURICE BEAUFRETON, *Anthologie franciscaine*, passim.



son Bien-Aimé à la mort, et qu'il se fût livré lui-même si cela eût été convenable, elle fut saisie d'une douleur immense et eut pitié de cette pitié ».

Ainsi, l'émotion, chez Angèle, se termine à une vue perçante de l'intelligence. Et l'intelligence s'humilie, assurée, plus elle comprend qu'elle ne peut comprendre. Nul, si ce n'est Celui qui l'a soufferte, ne saurait expliquer la Passion ni s'en faire la moindre idée; on aime dans la mesure où l'on voit; et pour aimer plus, il faut chercher à voir davantage.

Cette faculté de pénétrer, dans l'intimité du mystère, jusqu'à l'extrême limite de l'inconnaissable, dépassait déjà les limites de sa raison; et sa faim métaphysique de connaître partait d'un appétit de charité surnaturel. Pour la rassasier, elle ne s'adressait pas aux livres ni aux Docteurs, bien qu'on retrouve dans sa théologie, d'ailleurs très simple, l'impression des enseignements de S. François, et qu'à travers S. Bonaventure (1), elle ait rejoint souvent Denys le Mystique. Elle négligeait les Livres Saints, posait directement à Dieu des questions. Voie extraordinaire, voie dangereuse pour un esprit qui n'eût pas été, comme le sien, purgé de tout amour-propre. Elle contemplant l'humilité incompréhensible d'un Dieu abaissé vers le rien qu'elle était; et, s'étant anéantie d'abord, elle pouvait ensuite tout oser. Elle se tenait debout au bord de l'abîme, comme sur la pointe des pieds, sans vertige, les yeux grands ouverts, et Dieu lui répondait par des ravissements. Au rebours de Ste Hildegarde qui, à plus de soixante-dix ans, ayant eu depuis l'enfance la vue constante des œuvres divines dans l'univers, déclarait n'avoir jamais connu « la défaillance dans l'estase » (2), Angèle fut incessamment portée à l'état extatique. Elle tombait dans une sorte de sommeil, « le corps étendu à terre, la langue comme coupée et immobile »; ou, éveillée, se transfigurait, était aspirée tout d'un coup hors des milieux terrestres, dans l'ineffable.

Ses visions furent bien des fois imaginatives. L'Homme-Dieu lui apparaissait avec ses mains et ses pieds vermeils de sang, avec la plaie béante de son flanc où il l'attirait. Elle le vit, un jour, dans l'Hostie que le prêtre élevait à la Messe, sous la figure d'un enfant de douze ans. La Bienheureuse Vierge, les multitudes des Anges, S. François la visitèrent familièrement. Ces rencontres lui laissaient des joies incompréhensibles. Elle les décrit en traits sommaires, insouciant de colorer par de chétives images les merveilles qu'elle a vues.

D'autres visions semblent allégoriques comme celle d'un objet posé sur une table sans commentement ni fin, ou celle de la faux tranchante qui la touche d'une blessure, puis se retire. On dirait que, dans sa mémoire, ces visions concrètes restèrent inférieures à d'autres ravissements.

Pour elle, le monde inénarrable, c'est d'aller au delà de toutes les apparences que des mots peuvent configurer, d'atteindre « le tout bien, la chose stable, l'être et la Substance de l'être ». Alors elle atteint la paix dernière, elle ne voit pas mieux « la bonté de Dieu dans un saint que dans tous les saints, dans un damné que dans tous les damnés ». « Elle est toute contente, toute angélique », elle « aime jusqu'aux démons », en tant qu'ils rendent gloire à l'Absolue Bonté. « Un tel état, dit-elle, l'élève au-dessus des régions qu'habitait S. François, lui qui se tint seulement au bas de l'échelle, aux pieds du Crucifix ».

Angèle est transportée même au-dessus de l'amour, tellement qu'alors « elle est faite le non-amour » (p. 102). Elle voit Dieu dans une ténèbre, c'est-à-dire au delà de tout ce qui peut être naturellement pensé ou compris.

C'est un mode de présence encore plus haut que celui où elle découvrait Dieu présent par ses vestiges ou par ses images dans la plénitude des créatures. Là « elle ne voit plus rien et elle voit tout » (p. 104). « Plus la ténèbre est profonde, plus le bien excède tout... Ensuite, je vois avec ténèbre que Celui qui est là au-dessus de tout, surpasse tout bien et toutes choses... Dans l'immense ténèbre, je vois la Trinité Sainte, et dans la Trinité, aperçue dans la nuit, je me vois moi-même, debout, au centre » (3).

(1) V. dans *Itinerarium mentis ad Deum* les chapitres sur la contemplation de Dieu en nous-mêmes comme dans son image, celui sur la contemplation de l'unité divine et la conclusion : « Il faut donner peu à la parole et aux livres et tout au don de Dieu ».

(2) V. *Lettres de Sainte Hildegarde, Œuvres choisies*, éditées par les Bénédictins de Solesmes, p. 332.

(3) Cette manière de se considérer, métaphysiquement, au centre de tout, est très conforme à une saine théologie mystique. Dans l'opuscule qui lui est attribué sur la Béatitude, saint Thomas d'Aquin

Est-ce le terme des illustrations possibles ? Plus haut encore que la ténèbre, il y a l'Absolu de la lumière, de celle qui fait la jouissance des élus dans la vie éternelle. Abîme où elle fut introduite, comme S. Paul; mais elle n'en peut rien dire : « pas un mot dont le nom donne une idée de la chose; pas une pensée, pas une intelligence qui puisse s'aventurer là ».

Chaque extase, pour l'âme ravie, est un miracle nouveau, inexplicable. Angèle paraît se répéter, redoubler avec des termes identiques son impuissance à définir l'incircoscrit. Pourtant chaque illustration la faisait entrer dans une lumière inconnue, dans un sentiment inéprouvé de Dieu. Ses ferveurs et ses joies s'accroissaient. Mais, dans son principe, c'était la même illustration qui durait, un état continué comme un habitus, une joie qu'elle avait la certitude de ne plus perdre à jamais.

MONSEIGNEUR,  
MESDAMES,  
MESSIEURS,

Je n'aurai, certes, point la prétention de commenter ces transports et ces visions de la Bienheureuse Angèle. Elle-même, quand elle en parlait, croyait blasphémer. Notre silence vaudra mieux que d'ignorantes paraphrases. Cependant avons-nous eu tort de la considérer en des élévations où la plupart de ses lecteurs se voient indignes de la suivre ?

D'abord, si nous l'envisageons parmi les autres mystiques du Moyen Age ou de plus tard, la personnalité d'Angèle surgit comme la plus dévorante et la plus sublime. Sainte Hildegarde posséda l'intelligence profonde des Écritures; mais elle est froide en comparaison, pour ne pas dire pédante. Sainte Gertrude et sainte Mechtilde ont le charme d'une douce vie monastique. Leurs visions sont mêlées aux versets des heures canoniques, aux promenades lentes sous les cloîtres, à l'encens des liturgies. Elles transposent des allégories de couleurs, le compliqué du gothique allemand, non sans des mignardises dévotes, de molles redondances, des formes conventionnelles d'effusion.

Sainte Catherine de Sienne et sainte Thérèse reçurent des missions plus amples, agissant au dehors et, en même temps, fixées dans la plus haute contemplation. Mais la première raisonne plus qu'elle n'émeut; la seconde est plus ferme et sage que véhément.

Angèle est incomparable par la simplicité et l'absolu de son accent. Elle fait penser aux pénitentes primitives du désert, à une Marie l'Égyptienne, à une Thaïs, même à une Marie Madeleine, dont les larmes, chaque jour, s'interrompaient trois fois, tandis que les Anges l'enlevaient entre le ciel et la terre et la délectaient de leurs hymnes. Seulement, c'est une pénitente, illuminée d'intuitions mystiques théologiques, d'une vigueur et d'une magnificence qui paraissent descendre tout droit des sources éternelles, de la lumière incréée.

Par suite, son livre est enivrant comme un vin fort et délicieux, auprès duquel les meilleures des œuvres profanes prendraient un goût d'aigre piquette. Comment le méditerions-nous sans en extraire un immense bien ? Sur ses révélations, le Seigneur a mis vraiment son sceau (*sigillabo*, lui promit-il). Elle entendit un jour une voix qui lui disait : « Je veux que ta pensée, ton souvenir et ton nom portent secours et faveur à quiconque s'en servira. Personne ne pensera à toi en vain. Toute âme qui se souviendra de toi recevra une grâce proportionnée à l'union divine qu'elle possédera déjà ».

Nous ne parlons point d'elle, comme d'une morte et d'un fantôme du passé. C'est une vivante, une sainte du ciel qui nous juge et nous entend. La conclusion d'un entretien sur sa vie devrait être de nous mettre ensemble à genoux et de l'invoquer pour nos âmes.

Aussi retiendrons-nous la plus essentielle des paroles qu'elle recueillit du Maître invisible : « Ce n'est point pour rire, par dérision, *per irufam*, que je t'ai aimée ». Qu'elle nous arrache, comme elle y fut arrachée, au terre à terre des incertitudes, qu'elle nous entraîne hors des compromis, hors de ce qui divise, vers la suprême unité. Vous vous rappelez, Mesdames et Messieurs, le songe de Dante, arrivé au seuil du Purgatoire :

« A l'heure voisine du matin où l'hirondelle commence ses tristes lais, peut-être en mémoire de ses premières douleurs ;

« A l'heure où notre esprit, plus étranger à la chair et moins pris des pensers terrestres, est presque divin dans ses visions.

disait : « Chaque âme pense que tout ceci (l'ordre merveilleux des mystères divins) a été fait pour elle particulièrement ».



« Il me semblait voir un aigle suspendu dans le ciel, avec des plumes d'or, les ailes ouvertes et s'appêtant à descendre... »

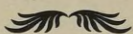
« Je pensais en moi-même : « Peut-être cet aigle a-t-il l'habitude de ne chasser qu'en ce lieu, et peut-être dédaigne-t-il de poser ailleurs ses pieds ».

« Ensuite, il me sembla que, tournoyant un peu, terrible comme la foudre, il descendit et m'enleva jusqu'à la sphère de feu... »

« Là, il me sembla que l'aigle et moi nous brûlions, et cet embrasement imaginaire était si cuisant, qu'il fallut que mon sommeil se rompit ».

L'aigle aux plumes d'or, terrible comme la foudre et qui emporte le songeur au milieu du brasier céleste, n'est-ce point la ferveur d'Angèle, et n'est-ce pas le songe que nous venons de vivre un instant ? Si nous sommes trop faibles pour que la vision dure, gardons au moins de l'austère étreinte la blessure du feu divin, l'onction vraie de la charité.

ÉMILE BAUMANN.



## Visite à Tout-Ankh-Amon

Une Reine chez un Roi

Louxor, février 1923.

Donc, moi aussi, je suis allé rendre mes devoirs à Tout (nous en sommes en vérité aux abréviations familières avec cette Majesté), le dernier « repéré » de l'égyptologie fureteuse. Ce Pharaon, mort jeune, resta longtemps l'ami des dieux, puisqu'ils protègent jusqu'ici sa tombe contre toute indiscretion. Dans la funèbre série des momies royales, Tout-Ankh-Amon formait une lacune. L'anglais Davies s'acharna, pendant des années, à la combler. D'efforts et de dépenses las, il renonça, et Howar Carter, secondé par le mécénat généreux de Lord Carnarvon, reprit la tâche sur la base de ce raisonnement : Tout-Ankh-Amon, successeur d'Aménophis IV, le détrôneur de Thèbes, a restitué à celle-ci sa dignité de capitale ; comment n'aurait-il pas choisi comme dernier asile, le sable d'or de la Vallée thébaine des Rois ? Et Carter s'obstina ; il allait arriver au terme de sa concession de fouilles, quand sa pioche heurta le seuil sacré de la « maison d'éternité » où Tout-Ankh-Amon s'est terré...

Alors, au cri grave et heureux de la science, enregistrant une grande découverte de plus, fit soudain écho la plus invraisemblable clameur de réclame, buccinée aux horizons par les voix mêlées des agences de presse, des agences de voyage et des agences hôtelières. Et ce fut la ruée : querelles de journalistes, colletages de photographes, bousculades d'opérateurs de cinéma, déferlement moutonnier des bandes cookistes, et l'auguste virginité du site thébain sali par tous les détritres des pique-niques !

Parfois, voix vengeresse du chœur antique, un vieux monsieur proteste avec timidité : « Songeons que nous sommes dans un cimetière ! »...

Ou bien encore ce débris de conversation :

— Je vous dis que ce Tout était un révolutionnaire.

— Comment un révolutionnaire ?

— Parfaitement : il détruisit l'œuvre religieuse d'Aménophis... Voyez le Baedeker.

— Vous n'y êtes pas. Le révolutionnaire, c'était Aménophis. Tout était un traditionaliste : il restaura le culte d'Amon. Lisez Joannes !...

Et un petit reporter parisien, l'accent narquois, veut mettre les interlocuteurs d'accord : « En tout cas, un type cossu, quoi ; regardez les bibelots !... »

Et du trou béant et noir qui forme l'entrée de la tombe, quelque « bibelot » sort, porté par Carter et ses aides avec les infinies précautions dues à une chose précieuse et fragile que la seule caresse de la lumière peut blesser : sveltes génisses Hathor proférant le disque solaire entre leurs cornes, vases d'albâtre aux formes élégantes et imprévues, coffrets à bijoux, rutilants de pierreries, barques funéraires, débris de chars... Délicatement posé sur un blancard ouaté, chaque objet est hissé sur les épaules de quatre barbares, à l'éclatante robe blanche, et lentement emporté, par les sinuosités de la vallée, vers le tombeau d'un autre Pharaon dont la porte est gardée par des soldats égyptiens. Là, des spécialistes prennent possession des frères reliques, les examinent, les cataloguent, les rajustent et s'efforcent de parer aux effets de la vétusté et du déplacement. Laboratoire ultra-moderne, installé dans une tombe millénaire, et où, parmi les fulgurances de l'électricité, règne une atmosphère chimique aux relents de formol et de naphte...

\* \* \*

Lorsque le vestibule de la tombe de Tout-Ankh-Amon eut été déblayé de ses richesses, Carter reprit sa pioche et l'enfonça d'un geste de conquérant dans le mur cimenté et scellé du cartouche royal qui donne accès à la tombe elle-même.

Minute angoissante : allait-on se trouver en présence de ce spectacle sans précédent d'un Pharaon entouré de tout l'appareil funéraire, intact et inviolé, ou bien, une fois de plus, aurait-on la désillusion d'une vision sacrilège de rapines et de destruction ? Par l'ouverture faite, un puissant projecteur déchire, dans le tombeau, l'obscurité des siècles ; des ors chatoyaient ; les couleurs fanées se raniment. Carter se penche longuement, puis il fait place à Lord Carnarvon ; quand ils se relèvent, l'un et l'autre ont dans les yeux l'éclair triomphant du chasseur heureux : *All right !* Tout est en ordre !

Dans cet asile mystérieux où dort son dernier sommeil un Roi d'il y a trente-trois siècles, une Reine, la première, a pénétré... A ce pauvre mort, si durement bousculé dans la solitude qu'il s'était jalousement ménagée, la visiteuse a apporté le tribut d'une sensibilité émue et recueillie. L'instant fut solennel et impressionnant. Pour la première fois, et en des moments trop brefs, l'ambiance de respect, qui sied aux nécropoles, régna autour de la tombe éventrée de Tout-Ankh-Amon. Et la foule au dehors fit silence pendant le dialogue mental entre le Pharaon embaumé dans son sarcophage de splendeur et de mystère et la Souveraine d'Occident qui sait le sens de la mort et de la souffrance. Que les mânes de Tout-Ankh-Amon, avant les triturations de la science et les profanations de la badauderie infligées demain à sa dépouille, soient consolées un peu par cet hommage délicat d'une âme vraiment royale qui a compris et compati !...

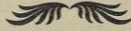
\* \* \*

Les touristes se sont éloignés ; les bandes cookistes ont repris le chemin de Louxor ; les photographes ont replié leurs appareils ; les journalistes déjeunent ; Thèbes est restituée au silence et à la solitude. Je vais revoir, avec Carter, les deux statues de Tout-Ankh-Amon qui se dressaient — en gardiens du secret de la mort — aux deux côtés de la porte cimentée de la tombe : le Pharaon est tout jeune ; il y a dans son attitude une sorte d'élégante majesté ; les traits sont fins et réguliers, et, sur l'impassibilité de la physionomie, flotte une nuance de rêve et de lassitude. C'est cette attachante image de royal adoles-



cent que, dans mon souvenir, je veux garder de Tout-Ankh-Amon, de préférence à la décevante apparition vers laquelle nous serons conviés, dans quelques mois, au Musée du Caire : dans une boîte de verre, étiquetée d'un numéro, un sinistre machabée, ficelé dans des bandelettes, à la bouche grimaçante, aux traits calcinés, aux orbites vidées, ressemblant aux autres momies royales, comme un frère de détresse et de laideur...

FIRMIN VAN DEN BOSCH,  
Procureur Général près les Juridictions mixtes d'Alexandrie.



## Tristan Derême

Le nom commence à sortir des cercles de lettrés ; il devient familier. Mais l'œuvre est mince, l'auteur étant exigeant. Quelques plaquettes précieuses réunies aujourd'hui sous le titre de *Verdure dorée* (1) ; rien de plus. De-ci de-là et rarement, une page de critique, un conte menu, d'une prose savante et limpide, parsemée de grands souvenirs poétiques, de vers ignorés, de vers oubliés, qui attestent un commerce incessant avec les muses, des plus neuves aux plus vénérables. M. Derême connaît tous les vers que l'on a écrits avant lui, ce qui lui permet de n'en imiter aucun et de n'offrir jamais que les seuls fruits de son verger. Il les porte avec aisance et un naturel parfait. Mais ils sont au terme d'un long labeur.

On aime que ce labeur, il l'avoue sans embarras, à la différence des poètes qui par jactance, ou, — disant vrai, — par médiocrité « se plaisent à laisser entendre qu'ils chantent sans plus de peine ni de malice que les noisetiers, quand le vent souffle, ou les troènes ».

Il n'est pas d'œuvre d'art sans travail et que ce travail puisse sembler parfois molle rêverie et tranquille méditation, qu'il n'exige pas toujours les manches retroussées et la sueur au front, il est possible. Aussi bien sa méthode varie-t-elle avec chaque artiste. Elle n'intéresse que quelques curieux.

Le temps fait donc, quoi qu'on ait dit, quelque chose à l'affaire. La beauté ne sort point de nous comme un cri émouvant. Vingt fois sur le métier remettant notre ouvrage, il peut arriver, si la grâce des muses est en nous, que nous en fassions une œuvre durable. Jamais sans labeur.

M. Tristan Derême dit cela plus aimablement : «... la chair de la poésie, nos joies, nos peines, nos désirs, nos rêveries, nos tristesses, ne sont-elles pas choses vivante et bruissante comme la verdure des vergers et des bois ? Mais n'est-ce pas seulement par l'artifice du poète, qui, sur certaines feuilles, appuie son pinceau doré, qu'il leur est permis de prendre une figure qui, parfois, ne passe point ?

» Ainsi, la matière donnée, l'art est tout choix et industrie dans l'assemblage des éléments choisis, habileté dans l'emploi des lumières diverses dont le poète se plaît à éclairer son domaine. De la sorte, loin qu'il se laisse noyer aux sentiments, il les évalue, les domine, les juge et les canalise ».

Elle est belle la langue française, sous une plume si nette et si caressante...

Mais cette haute juridiction à laquelle tout bon poète soumet ses sentiments, ne conduit-elle pas à quelques conclusions morales ? On devine que c'est presque inévitable.

« Le poète, dès lors, en vient à chanter des passions qui sont les siennes, certes, mais que sa raison, souvent, ne peut cependant contempler sans qu'elle sourie, avec indulgence ou avec dureté. *Video meliora*... Pourquoi les laisserait-il au silence, puisqu'elle, sont véritables, qu'elles emportent le cœur de tous les hommes et qu'elles composent, en quelque manière, l'étoffe de notre vie ? Mais, dans ses poèmes, la tristesse et l'affliction des plus douloureuses n'apparaîtront qu'ornées des claires guirlandes de l'ironie, qui est, on l'a dit, une pudeur, et qui est aussi une rébellion et une revanche. »

Faible morale ! dira-t-on. Parbleu ! elle n'est qu'humaine. Mais elle vaut plus que rien. Et d'en trouver la formule aux premières pages

(1) Émile Paul.

d'un recueil que beaucoup trouveront, sans doute, par la faute de son innocence, trop audacieux, ce peut être une manière de consolation et pour nous apaiser.

\* \* \*

Mais tout cela n'est peut être que théories ? Alors :

*Dans le calme, la barque se balance  
Comme un vers que je dis.  
Dors, mon amour, aux vagues de silence  
Des golfes attiédés.*

*Pour toi, j'ai déserté l'ombre des grèves,  
Le lac et les roseaux ;  
Tes larges yeux ont reflété mes rêves,  
La mer et les oiseaux.*

*J'ai mis ma vie au chaton de ta bague  
Sous la lune d'un soir.  
Dors, mon amour, il n'est pas une vague  
Aux nappes de l'espoir.*

*N'écoute pas siffler sur toutes choses  
Les merles que j'entends ;  
Et que pour toi les heures soient des roses  
Sur la tige du temps.*

Ceci pour le rythme et pour la qualité des images. Mais que ne citerait-on pas de tant de paysages si joliment dessinés, de tant de fines peintures où se mêlent au charme de la nature les battements d'un cœur attendri !

Il est banal de remarquer après tant d'autres que Derême excelle dans les deux modes, le grave et le léger. Ce fantaisiste, entre deux pirouettes, retrace toute une profonde aventure, jette une grande image et parfois presque un cri déchirant.

On l'a nommé le Théocrite de Tarbes. Jugez :

*Des cygnes au lavoir glissent comme des strophes ;  
Le paysage dort sous de jaunes étoffes,  
Et le ruisseau d'eau froide où je trempe la main  
Reflette les ormeaux qui bordent le chemin,  
Les osiers gris et verts et les feuillages roses.*

Une forme parfaite, dont Eugène Marsan a dit, à sa façon concise et pleine, les principaux caractères : « Chez lui, les rythmes de nos quatre siècles poétiques se rencontrent et se fondent. Il pratique au besoin l'enjambement romantique. Il a reçu des modernes l'assonance et l'allitération dont il use avec sobriété ».

Et la contre-asonance. Dans l'assonance, le son des voyelles demeure fixe et les consonnes changent. Dans la contre-asonance au contraire, les voyelles changent et les consonnes demeurent. Ainsi la rime veut : lèvres, chèvre ; l'assonance : lèvres, alerte ; la contre-asonance : lèvres, livre.

Exemples :

*Nous attendions des héroïnes  
Qui dormissent sous des troènes  
Et nous aurions chanté leurs lèvres  
Avec leurs fidèles dans nos livres.*

C'est de quoi faire de très spirituels badinages.

\* \* \*

Dieu me garde d'écrire ici une page de manuel ! Pourtant il est permis de se demander quelle est la place, dans nos lettres, de cette pléiade fantaisiste où brille Tristan Derême parmi Toulet, Bernard, Pellerin et Carco. Il répugne d'employer ici le nom d'école. Mais ils forment groupe et l'on ne peut croire que cette rencontre soit de coïncidence, qu'un besoin n'y ait pas présidé. Comment se défendre de voir en ce mouvement, une réaction contre les pédants et les prophètes du premier romantisme et des autres, symbolisme décadent et parnassisme marmoréen ? Les uns se croient chargés d'une mission sacrée. Chacun de leurs vers est un morceau d'une immense révélation. Ils enseignent l'humanité, comme jadis les grands docteurs enseignaient la chrétienté. Les autres sont d'apparence moins orgueilleuse. Ils se contentent de s'isoler du monde, de s'enfermer dans leur tour d'ivoire et d'y ciseler d'impassibles poèmes sans frémissements hu-



ainsi. De l'homme ordinaire, ils n'ont rien gardé. Ils lui ont voué plutôt un énorme mépris.

Les fantaisistes se sentent trop pareils aux autres hommes pour les regarder de si haut. Ils savent que le plus magnifique talent laisse à celui qui le porte les faiblesses et les misères de sa race et que, sujet plus que tout autre des desirs et des larmes, des espoirs et des déceptions, inquiet d'aimer, angoissé de mourir, il n'y a pas de quoi se flatter et s'en faire accroire. N'est-ce pas du poète surtout qu'il faudrait dire qu'il est « trop humain » ? Excellente raison de s'humilier. La forme la plus naturelle de cette humilité, c'est encore de rentrer dans le rang et d'y chanter comme d'autres exercent un métier. Pour se distinguer, on se contentera d'un peu plus de sincérité que le commun, d'un peu plus d'amour aussi, et d'un peu moins de cupidité.

Ainsi notera-t-on dans nos lettres, depuis les *Stances* de Jean Moréas, un retour à plus de vérité, à plus d'humanité. Que les fantaisistes y aient ajouté un sourire et cette pudique ironie qui voile si souvent une souffrance ou une amertume, cela encore accuse l'heureuse réaction. C'est, dans la littérature, la rentrée de l'« honnête homme ». On ne le voit nulle part mieux que chez Derème.

Il y a chez Derème de fréquents aveux d'un amour plus vif de la nature que de la poésie elle-même :

*Et le vent dans un peuplier  
Quand il chante fait oublier  
Les cordes de la lyre...*

Sans doute n'en faut-il pas exagérer la portée. Ce pourrait n'être que boutades. Elles sont néanmoins significatives.

Une sorte de mépris, un peu amer, il est vrai, de la gloire et un soupçon de sa vanité :

*A quoi bon te chercher, gloire, vieille étiquette ?*

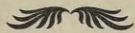
Et ceci qui n'est pas d'un prétendant à la conduite des foules :

*C'est pour peu d'hommes que j'écris  
Car si je chantais pour la foule  
Je pousserais bien d'autres cris.*

Petits traits humains qui mettent le poète à nos côtés, tout proche de nous. On le reconnaît pour mieux l'aimer et mieux l'entendre. Une intimité s'établit. Il a délaissé les grandes phrases. Ses mots les plus beaux prennent un air familier et ses images nous semblent accessibles. La poésie qui planait dans les nuées, il l'a fait redescendre sur la terre et au lyrisme devenu grandiloquent avec une école prétentieuse, voici qu'on rend le naturel qu'il avait perdu. Ce mouvement fantaisiste est le plus sûr témoignage de la renaissance classique que nous attendions.

JEAN VALSCHAERTS.

P. S. — Je regrette de devoir ajouter que la *Verdure dorée* n'est une lecture ni de jeunes filles, ni d'adolescents.



## Renan fut-il sincère ?

Tous les clairons de la presse ont sonné la gloire de Renan. Ils ont célébré le savant, l'exégète, le philosophe, le poète, l'artiste. Quelques notes justes dans ce concert, un plus grand nombre douteuses ou incomplètes, certaines tout à fait fausses.

Parmi ces dernières, une revient comme un leit-motiv, celle qui vante la sincérité de Renan, son amour de la vérité, à laquelle il aurait tout sacrifié.

Sûrement, malgré les éloges de commande et les dithyrambes officiels, on n'a plus guère confiance dans la science de Renan, surtout depuis que Harnack, dans sa *Chronologie des Alten Christentums*, s'est rallié à la thèse catholique concernant l'authenticité de la plupart des livres du Nouveau Testament ;

on sait également que son exégèse est d'une légèreté aussi superficielle que souriante ; on n'ignore pas davantage que sa philosophie fut, excepté dans l'indispensable négation du surnaturel, hésitante, ondoyant et, pour tout dire, pitoyable. Mais ne touchez pas à sa sincérité ! S'il a varié, s'il s'est trompé, ce fut de bonne foi ; sa loyauté doit rester incontestée.

Et cependant, quelle confiance accorder à un écrivain qui affirme que « l'histoire est impossible, si l'on n'admet hautement qu'il y a pour la sincérité plusieurs mesures » (1) ?

Cela ne donne-t-il pas, comme le disait Montalembert, la mesure de sa sincérité à lui ?

On alignerait aisément cent passages de ses œuvres pour démontrer que le souci de la vérité a rarement plissé le front de ce dilettante amusé par le jeu miroitant de sa pensée. Ses livres foumillent de contradictions mais il se prémunit contre tout reproche en répétant que le vrai est insaisissable, qu'il ne prétend rien affirmer de certain, que l'expression d'une « vérité » n'est complète que quand elle contient de quelque manière sa contradictoire, que toute phrase doit être accompagnée d'un *peut-être* (« Si on n'en trouve pas assez, qu'on en suppose les marges semées à profusion, on aura alors la mesure exacte de ma pensée »), qu'il aimait mieux le beau style que la vérité, que le doute est si beau qu'il priaît Dieu de ne jamais l'en délivrer, etc.

Cela ne l'empêche pas de vouloir qu'on mette sur sa tombe : *Veritatem dilexi*. C'est le moment sans doute d'écrire en marge un grand *peut-être*.

Non, il n'a pas aimé la vérité. Pour s'en convaincre, il suffit d'ouvrir la *Vie de Jésus*, son œuvre la plus célèbre et la plus répandue. Il ne faut pas être grand clerc en exégèse pour le surprendre en flagrant délit d'imposture. Le mot paraît dur à certains et, l'ayant employé il y a quelque dix ans, je me suis attiré les reproches indignés d'une revue italienne ; mais je le maintiens, la réalité est là qui m'y oblige.

Quand Renan commence le récit de la vie de Jésus par ces mots : « Jésus naquit à Nazareth », il sait bien qu'il écrit une contre-vérité, et il n'ignore pas que la série de références à Matthieu, Marc et Jean qu'il cite en note ne prouvent aucunement son assertion. Pourquoi nie-t-il la naissance à Bethléem ? Uniquement pour écarter les manifestations surnaturelles qui l'accompagnèrent.

Quand il ajoute : « Jésus avait des frères et des sœurs, dont il semble avoir été l'aîné » et qu'il cherche, au cours de trois pages hérissées de notes, à étayer son affirmation de considérations où s'étalent les contradictions et les accrocs à la philologie hébraïque, il montre clair comme le jour le parti pris d'un historien en lutte contre le bon sens.

Passant à l'éducation de Jésus, Renan écrit que Jésus « apprit à lire et à écrire, sans doute selon la méthode de l'Orient, consistant à mettre entre les mains de l'enfant un livre qu'il répète en cadence avec ses petits camarades, jusqu'à ce qu'il le sache par cœur ». Concédon's l'hypothèse, s'il y tient, mais Renan prétend avoir ses références, et il mentionne en note : JEAN, VIII, 6. Les lecteurs bénévoles négligeront d'aller voir. Les autres seront déçus, car ils tomberont sur l'histoire des Pharisiens et de la femme adultère, où il est dit que Jésus « écrivait » du doigt sur le sol.

Quand il dit (p. 78) : « Jésus n'énonce pas un moment l'idée sacrilège qu'il est Dieu », il sait bien qu'il joue sur les mots et que tout lecteur des Évangiles trouvera aisément dans les textes l'affirmation par le Christ de sa divinité.

(1) *Vie de Jésus*, p. 263.



Faut-il continuer ? A chaque page pour ainsi dire, Renan s'appuiera sur les textes évangéliques, les dénaturera sciemment, leur imprimera une douce mais sûre violence pour en tirer ce qu'il voudra, fût-ce l'opposé de leur contenu. Pour qui connaît un peu l'Évangile, les affirmations tranquilles et souriantes de ce déconcertant historien sont ahurissantes : « Jésus se souciait peu du jeûne ». — « Il violait ouvertement le sabbat ». — « On chercherait vainement dans l'Évangile une pratique religieuse recommandée par Jésus » et cent autres « constatations » du même genre.

Il a fallu à la génération d'avant la guerre de 1870 une ignorance bien profonde de l'Évangile pour se laisser prendre à un livre aussi audacieusement tendancieux que celui-là.

Le chapitre sur les miracles de Jésus-Christ est d'une faiblesse ridicule. Il est inadmissible qu'en l'écrivant Renan se soit pris au sérieux. Encore ne parlai-je que de la vingt-septième édition, que j'ai sous les yeux. Car, dans les premières éditions, l'auteur, trop confiant dans la réceptivité cérébrale de ses contemporains, avait risqué, pour expliquer la résurrection de Lazare, des hypothèses qui susciterent une douce hilarité chez les apologistes chrétiens, et même chez quelques incrédules de bon sens, si bien que, prudemment, Renan les élagua des éditions suivantes.

D'ailleurs, on le comprend, n'importe quel subterfuge devait lui suffire, puisque, dans son Introduction, il niait à priori le miracle. Triste condition pour la véracité d'un historien que de devoir rejeter les faits sans même entendre les témoins, parce que sa position philosophique en serait ébranlée !

Et dire que cet homme passa pour le représentant le plus brillant de la science universitaire française du dix-neuvième siècle ! Il fut l'idole de son temps, mais vers la fin de sa vie, l'encens qu'on lui prodigua lui monta quelque peu au cerveau : il prit plaisir à se raconter lui-même, à rappeler ses débuts ecclésiastiques, à promener sur toutes choses son sourire railleur et sceptique, à vaticiner — lui aussi, après tant d'autres ! — la ruine du christianisme évanoui devant les lumières de la science, à prédire à la France les funestes conséquences de son obstination à rester catholique : « Un élève des Jésuites ne sera jamais un officier susceptible d'être opposé à un officier prussien » (1).

Il y a des hommes, tels Joseph de Maistre, Veuillot, et chez nous Charles Woeste, qui grandissent à la publication de leur correspondance et de leurs papiers de jeunesse, parce que la beauté de leur âme se manifeste dans ces documents intimes avec d'autant plus d'éclat qu'elle n'a rien de préparé. Ce ne fut pas le cas pour Renan. Il y perdit son prestige à mesure que se dévoilaient son égoïsme intellectuel et le culte assidu de sa chère « petite pensée ».

Ce ne sont pas les manifestations éphémères de son centenaire qui sauveront sa réputation d'une décadence méritée. La jeune génération d'aujourd'hui n'est plus assez « stupide » pour s'en laisser imposer par l'éloquence officielle. Elle estime qu'Ernest Psichari, sans le talent de son grand-père, a une plus grande valeur humaine que lui. Le petit-fils de Renan — quel démenti ! — se destinait au sacerdoce, quand une balle le frappa à la tête près de Rossignol et qu'il tomba, le chapelet enroulé au bras.

Il avait gardé pour la mémoire de son grand-père une respectueuse affection, mêlée à une navrante tristesse à la pensée des ravages opérés dans les esprits par la *Vie de Jésus*.

Et cependant — M<sup>lle</sup> Goichon l'a raconté dans son bel ouvrage *Ernest Psichari d'après des documents inédits* — comme il gardait par devers lui le livre néfaste, « un prêtre avec lequel il causait très souvent et intimement lui dit un jour : « Mais n'êtes-vous pas exposé à perdre la foi, avec la *Vie de Jésus*, que vous avez là ?

— Au contraire, répondit-il, c'est un avantage pour moi.

Et comme M. l'abbé X... croyait à quelqu'un de ses paradoxes coutumiers, Psichari reprit :

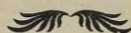
— Mais oui, quand je me sens chancelant, j'en lis dix pages et ma foi ne vacille plus.

Devant l'étonnement qu'il causait, Psichari fut obligé de s'expliquer davantage :

— *C'est écrit avec un parti pris d'hypothèses*. Quand je vois le christianisme, qui a transformé le monde, donné une pareille morale, produit des millions de martyrs, de vierges, de saints... et qu'il n'y a contre cela que des hypothèses... C'est comme si je jetais une poignée de sable contre la montagne du Roule » (1).

Suprême châtiement du rénégat ! Les discours officiels l'acclament, mais il est renié par ses propres enfants. Pour nous, ceci compense cela. Sourions à notre tour, catholiques, quand nous voyons un élève des Jésuites battre les officiers prussiens et le petit-fils de l'apostat mourir comme un saint.

Chan. PAUL HALFLANTS.



## Le fascisme et les catholiques italiens

Ce n'est pas une enquête sur le fascisme que je viens de faire en Italie, mais sur l'organisation et la vitalité de l'action catholique. Je ne serai donc pas suspect d'avoir obéi à des préjugés philo- ou phobofascistes dans le choix des personnages auxquels je me suis adressé ou des questions que je leur ai posées.

J'ai pu converser avec les principaux dirigeants de l'action catholique italienne. Celle-ci est merveilleusement florissante. Alors que la crise fasciste a ébranlé le Parti populaire jusque dans ses fondements et a jeté à terre, peut-on dire, en même temps et presque aussi complètement que la Confédération générale du travail (socialiste), l'édifice syndical, coopératif et mutualiste chrétien ; la *Gioventù cattolica italiana*, la *Gioventù femminile cattolica italiana*, les groupements universitaires catholiques, l'*Unione Donne cattoliche* (femmes catholiques), sont prospères et débordantes d'activité. Et voici que les hommes se groupent à leur tour dans la *Federazione Uomini cattolici*, en dehors ou plutôt au-dessus de tout programme politique ou économique. Et toutes ces œuvres, qui encadrent dès à présent près d'un million de membres, sont confédérées dans l'*Azione cattolica italiana*. Nous entretiendrons prochainement les lecteurs de la *Revue* de cette armée des catholiques italiens.

Mais il convenait d'en indiquer ici la puissance, afin de souligner l'importance et l'autorité des avis recueillis auprès de ses chefs. Outre ceux-ci, j'ai voulu consulter des hommes d'œuvres moins haut placés et, par conséquent, moins circonspects dans leurs confidences. Enfin, j'ai eu l'honneur d'être reçu par plusieurs députés et anciens ministres populaires, par des professeurs d'Université et des publicistes de renom. On comprendra que je ne cite pas les noms de mes informateurs.

Encore une fois, c'est au sujet de l'action catholique que je quêteis des informations, mais vous supposez bien que nos entretiens ne se terminaient pas sans quelque digression sur le fascisme.

\* \* \*

(1) *La Réforme intellectuelle et morale*, p. 97.

(1) A. M. GOICHON, *Ernest Psichari*, p. 261.



Vous savez, et plusieurs parmi vous regrettez, que je ne gobe pas le fascisme. J'étais persuadé, dès avant mon voyage, d'être en communion d'idées et de sentiments avec l'opinion catholique italienne. Mais j'ai constaté que celle-ci est encore moins favorable au fascisme que je ne l'imaginai sur la foi des quotidiens et des revues que je lis régulièrement. Sans avoir encore institué la censure, comme on lui en prête le projet, le fascisme a réduit la liberté de la presse. Et elle est certainement d'un audacieux, la caricature que j'ai remarquée à une vitrine de librairie : Mussolini, armé d'un filet à papillons, fait la chasse à de jolis nuages qui symbolisent de prétendus complots contre la sûreté de l'État ; le terrible chasseur ne s'interrompt que pour ordonner à un reporter officiel : télégraphiez à l'agence Stefani que je viens de sauver une fois de plus la Patrie.

\* \* \*

Les fascistes en chemise noire que l'on rencontre dans les rues des villes sont généralement très jeunes. J'en avais conclu que s'il y a des catholiques militants dans le fascio, ce doivent être surtout des membres de la *Gioventù cattolica*.

— Combien êtes-vous de fascistes dans votre association ? demandai-je aux premiers militants de la Jeunesse catholique qui me furent présentés. Ils me regardaient d'abord d'un air ahuri. Puis, voyant que c'était sérieusement que je leur posais la question, ils répondaient énergiquement : « *Nenuno ! Mai !* Absolument aucun ! Jamais de la vie ! » Et j'obtins la même réponse de dirigeants diocésains et de membres du *Consiglio superiore* (Comité national). J'interrogeai des prêtres sur l'attitude qui convient à des catholiques à l'égard du fascisme. Certains me répondirent en termes sévères et véhéments. Les plus modérés déclarèrent qu'il fallait, à leur avis, être fort sceptique, ne pas se compromettre, attendre.

Pourquoi donc, dans l'esprit de la généralité des catholiques italiens, cette sorte d'incompatibilité ou, du moins, cette distance prudente, entre fascisme et catholicisme ? Pourquoi le fascisme n'a-t-il pas ses défenseurs catholiques, comme d'autres mouvements nationalistes, par exemple, l'Action française ? On sait, en effet, que parmi les plus ardents royalistes français, se trouvent de nombreux catholiques fervents, convaincus, intransigeants.

Mussolini et son gouvernement, ont cependant adopté une politique de faveur envers le catholicisme, comme ne manquerait pas de le faire un gouvernement d'Action française. Qu'on se rappelle la participation officielle du ministère fasciste et de l'armée italienne aux cérémonies religieuses, l'ordre de replacer le crucifix à la place d'honneur, d'où il avait été enlevé dans certaines écoles publiques, les projets d'enseignement obligatoire de la religion catholique, et le récent coup de boutoir à la franc-maçonnerie.

Sans doute, l'Etat-Major fasciste n'est pas composé de catholiques croyants et pratiquants. Et le raisonnement suivant, que me tint l'avocat Dante Diotallevi, « *pezzo grosso* » du fascio milanais et ami personnel, depuis de longues années, de Mussolini, ne m'a pas convaincu.

- Mussolini, est-il croyant ?
- Actuellement, oui.
- Il ne l'a donc pas toujours été ?
- Non, mais il est converti.
- Depuis quand ?
- Je ne sais. Mais je vous puis garantir la réalité de sa conversion. Puisqu'il le dit.

Pourtant, je persiste à souhaiter d'autres preuves, pour croire à la conversion du blasphémateur jadis condamné par S. E. le Cardinal Ferrari, du météoriste athée qui donnait cinq minutes à Dieu pour attester son existence devant l'auditoire d'ouvriers auxquels il s'efforçait d'arracher un dernier reste de sentiment religieux.

Mais il n'est pas nécessaire qu'un homme d'Etat soit catholique pour favoriser le catholicisme. J'oserai même exprimer ce paradoxe qu'un politique incroyant est plus libre de favoriser la religion qu'un bon catholique. Celui-ci risque bientôt d'être accusé de sectarisme et d'esprit de parti. Telle est la conséquence contradictoire du libéralisme dont notre génération est encore intoxiquée.

La majorité des catholiques italiens ne partagent pas l'avis de ce député populaire qui me disait, les larmes aux yeux : « C'est une profanation de la religion, que d'en faire un moyen politique. »

Évidemment, les plus hautes et les meilleurs raisons de protéger et de favoriser le catholicisme sont les raisons religieuses. C'est pour lui-même qu'il mérite l'estime et les services du pouvoir civil. Mais les raisons politiques sont loin d'être négligeables, et elles sont parfaitement admissibles.

— Nous attribuons beaucoup plus d'importance, me disait encore l'avocat Diotallevi, aux facteurs spirituels qu'aux facteurs matériels. Nous sommes adversaires résolu du matérialisme historique. Or, parmi les facteurs spirituels, le premier est incontestablement la religion. Et la religion connaturelle des Italiens, c'est la religion catholique.

Maurras ne raisonne pas autrement. Les députés et les sénateurs catholiques tiennent un langage analogue pour convaincre leurs confrères incroyants. Ce sont ces raisons politiques qui tuent l'anticléricalisme et le laïcisme français et qui préparent la révision des lois intangibles.

Ce n'est donc pas de ce côté qu'il faut chercher l'explication de l'antipathie ou de la réserve des catholiques italiens envers le fascisme. Au contraire, la politique religieuse de celui-ci est le moyen de plus efficace qu'il puisse employer pour gagner les esprits des catholiques. Mussolini s'en rend bien compte. Et il n'a gardé de changer de tactique, même si ses convictions politiques concernant le catholicisme ne sont pas telles que nous devons les supposer jusqu'à preuve du contraire.

\* \* \*

Mais il y a les violences odieuses dont sont encore victimes fréquemment des hommes et des groupes du Parti populaire, des membres de syndicats et d'autres sociétés économiques chrétiennes et même des prêtres et des militants de l'action catholique.

Donnons-en quelques exemples ajoutés à tous ceux que nous avons déjà publiés dans cette Revue.

Le conseil communal de Faenza, dans la Romagne, a démissionné, le 11 février dernier. Ses membres, appartenant tous au Parti populaire, avaient été roués de coups de gourdin et gavés d'huile de ricin. La maison du peuple (catholique) avait été saccagée. Le lendemain de la démission, les fascistes affichèrent le dégoûtant manifeste dont voici la traduction :

« Dans la nuit du 11 février, dernier dimanche de carnaval, après une longue et pénible maladie, réconfortée par une bénédiction spéciale du déshonorable (les députés italiens s'appellent couramment « honorables », on dit l'honorable Méda, comme nous dirions : M. le député Méda), *Miglioli le menteur* (Miglioli est un député populaire de gauche) a finalement cessé de vivre notre bien-aimé »

## ADMINISTRATION COMMUNALE

## BOLCHÉVIQUE-CHRÉTIENNE ;

*De père... type Lénine et de mère autrichienne,  
Agée de deux ans, deux mois, quatre jours et trois heures,  
Vierge de toute vertu, vase d'élection du Parti populaire.  
Elle laisse dans une douleur inconsolable et dans un deuil profond,  
le veuf.*

COMTE TIGNINO ZUCCHINI (Antonio Zucchini, maire de Faenza, frère du député populaire Carlo Zucchini).

*Pleurent également la perte irréparable, l'échevin de l'ignorance,  
Beltrami Mingone, membre actif et dévoué de la ligue... des servantes ;  
l'échevin des pharmaciens et, par conséquent, de l'huile de ricin, Bargasosi,  
plus connu sous le nom de Tognone Buongiorno.*

*Les derniers instants de la défunte ont été consolés par la visite de l'honorable Braschi, de la noble famille des bâtonnés, qui l'avait naguère élevée au biberon.*

*Il a été impossible de lui administrer l'huile de ricin, à cause du renchérissement des objets... de première nécessité et à raison de l'état de putréfaction avancée de l'illustre malade ».*

De quoi était donc coupable ce Conseil communal ? Oh ! principalement de ne pas être fasciste. Ses grossiers agresseurs ne lui font guère de griefs précis.

La section du Parti populaire et les syndicats chrétiens de Faenza avaient bien mérité de la Patrie. Tandis qu'autour d'elle, toute la Romagne, en 1919 et en 1920, était submergée par la mer rouge du communisme bolchévique, les catholiques de Faenza surent tenir, et le drapeau national n'a jamais cessé de flotter librement au sommet de ses tours. Les fascistes, à cette époque, n'étaient pas encore là. Nous répétons ce que nous n'avons cessé d'affirmer dans nos chroniques italiennes. Lorsqu'on ne parlait pas encore du fascisme, aux pires moments que l'Italie ait vécus depuis la guerre, le Parti populaire, les organisations sociales chrétiennes et l'action catholique luttèrent vaillamment contre le socialisme subversif. Lorsque les fascistes entrèrent en scène, le déclin du mouvement révolutionnaire était déjà commencé. Je ne veux pas nier que le fascio n'ait eu, à partir de ce



moment, une action très efficace et même prépondérante dans la lutte contre les ennemis de la nation, mais ce qui ne peut être admis, c'est l'affirmation mille fois répétée par les orateurs fascistes et reprise par la plupart des journaux étrangers, que le fascisme seul a sauvé l'Italie. Prétention ou bluff contre lequel il importe de protester. Nous ne pouvons laisser proclamer que le clergé et les œuvres catholiques n'ont pas eu, sur ce peuple en grande majorité chrétien, une influence de premier plan pour le maintien des principes de propriété et d'autorité, que battaient en brèche les amis et les salariés de Lénine et de Trozki.

Un autre exemple de violence fasciste contre le Parti populaire. Dans plusieurs localités, quelques jours avant les élections, les émissaires du fascio venaient tenir meeting. « Si la liste fasciste, menaçaient-ils, n'obtient pas les voix de 80 pour cent des votants, vous pourriez bien le payer cher ». Et alors qu'aux élections précédentes, toutes les listes en présence avaient réuni 60 à 70 pour cent des voix inscrites, cette fois, le fascio obtenait, et au-delà, la majorité qu'il avait exigée. N'est-ce pas grotesque ?

Quant aux syndicats, mutualités et coopératives catholiques, elles sont en complet désarroi. Beaucoup n'oseraient pas tenir réunion. Il en est qui ont vendu, fictivement, leurs locaux, tellement ils craignent les fascistes.

Un cas, pour finir, d'oppression de l'action catholique par le fascisme.

L'Association paroissiale de Jeunesse catholique de Credera a reçu le billet ci-dessous du fascio de l'endroit.

« Le 2 janvier 1923, se sont réunis (ici une liste de trente-et-un noms), inscrits au Parti national fasciste de la commune de Credera, pour délibérer sur la réouverture éventuelle du Cercle de la Jeunesse catholique.

Après avoir entendu les explications du secrétaire politique, il a été décidé de consentir à cette réouverture du Cercle de la Jeunesse catholique, aux conditions suivantes :

- 1) Ne pourra y entrer personne âgé de plus de dix-huit ans, sauf les jours de spectacle. Pour que soient autorisées les répétitions préparatoires de ces spectacles, de même que les répétitions de chants religieux, les noms des acteurs et ceux des chantres devront être communiqués au secrétaire politique du fascio ;
- 2) N'y pourra être vendu ni vin ni aucune autre boisson alcoolique ;
- 3) N'y pourra être prononcée aucune parole pour ou contre aucun parti ;
- 4) N'y pourra être lu journal d'aucune sorte ;
- 5) Le Cercle sera fermé à neuf heures du soir ;
- 6) Le secrétaire politique du fascio se réserve d'exiger la fermeture temporaire du Cercle lorsqu'il le jugera à propos ;
- 7) Le secrétaire politique du fascio ou son délégué pourront inspecter le Cercle ».

Je ne prétends aucunement généraliser ces cas de violence. Je reconnais que la direction supérieure du fascisme a protesté à plusieurs reprises et ordonné des enquêtes et pris des sanctions. Mais si peu énergiques. On est tenté d'y voir un geste pour sauver les apparences. Et l'on comprend le ressentiment d'un grand nombre de catholiques.

\* \* \*

Mais ce qui empêche plus encore, peut-être, les catholiques de se rallier au fascisme, c'est l'incertitude, on dirait presque l'inexistence de son programme politique.

Tous ceux à qui j'ai demandé des précisions sur ce programme m'ont dit en levant les bras :

— Nous n'en savons rien ; Mussolini lui-même ne paraît pas le savoir beaucoup mieux. Au point de vue social, par exemple, certains l'accusent de rêver d'une sorte de socialisme d'Etat, d'autres en font le pire des réactionnaires. Il a les industriels et les financiers avec lui. Les syndicats fascistes comptent à présent plus d'un million d'affiliés. Les déclarations gouvernementales, tout en donnant des solutions pour les problèmes immédiats, ne contiennent pas de principes ni de doctrine politiques, mais seulement d'éloquentes et solennelles déclamations sur la patrie, la discipline et l'intérêt général.

Et ce qui rend cette incertitude du programme fasciste plus inquiétante et plus tragique, c'est que le gouvernement fasciste fait tout pour lier à son sort le sort de l'Italie. Ses chefs ne cessent d'affirmer : « L'Etat, c'est nous ». Ils ont créé une milice d'Etat composée de fascistes. Par principe, les nominations aux postes importants, la plupart des nominations se font en faveur de fascistes. Servir le fascisme, c'est servir l'Italie. Pourquoi toute la puissance de l'Etat ne serait-elle pas au service du fascisme ? Mussolini a pris dans le Banco di Roma une influence prépondérante. Comment ? Je ne sais pas. Mais le président, M. Santucci, sénateur populaire, vient d'être remplacé par le

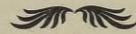
député Buoncompagni, sorti il y a six mois du parti populaire et membre, actuellement, du parti nationaliste, fondu avec le fascisme.

L'Italie achèvera-t-elle de se livrer au fascisme, pieds et poings liés ? Quelle garantie donne ce parti dont on ne connaît pas le programme ? Les résultats immédiats qu'il a obtenus ne prouvent pas irréfutablement l'excellence d'un système. Quelle garantie donnent les dirigeants actuels du fascisme ? Quelle garantie donnent ceux de demain ? Le bel élan du fascisme dans sa lutte contre le bolchevisme et dans sa conquête du pouvoir ne le sacré pas incorruptible. Les masses qu'il entraîne, actuellement, le suivront-elles toujours ?

Graves et redoutables questions. J'ai rencontré des hommes qui en étaient tellement obsédés qu'ils en devenaient injustes pour le fascisme et vraiment trop pessimistes. Tel, ce journaliste qui me disait rageusement : « Mussolini et d'Annunzio sont les deux mauvais génies de l'Italie. Ces deux malades mégalomanes nous conduiront aux abîmes. Le fascisme croulera dans la honte, dans le scandale, dans la boue. »

Nous ne ferons pas nôtre ce jugement excessif. Mais nous avons vu dans le fascisme le système politique idéal qu'y découvrent tant de gens. Et la fascination qu'il exerce dans toute l'Europe nous étonne. Quel pays n'a pas maintenant son petit noyau fasciste ? J'ai raconté en Italie que nous avions en Belgique notre fascio. Nos fascistes, ai-je eu soin d'ajouter, ne sont pas encore bien méchants ni bien terribles. Ils n'ont pas encore de chemises noires, mais seulement un joli petit insigne doré, miniature du faisceau romain...

LOUIS PICARD.



## Réponse à l'enquête sur l'esprit de la jeunesse belge

Je crois que l'influence de la guerre sur la mentalité publique, et sur celle de la jeunesse en particulier, a été celle de tous les grands bouleversements : elle a accentué les extrêmes. De nos jours les extrêmes ce sont les catholiques et les bolchevistes d'une part ; les idéalistes et les « arrivistes » d'autre part. La guerre, à proprement parler, n'a pas changé les orientations, mais a hâté leur développement. Les tendances d'aujourd'hui se préparaient avant la guerre ; seulement les quatre années 1914-1918 ont valu vingt ans de paix, et nous sommes maintenant au point où l'on eût été peut-être sans la guerre vers 1940.

Mon état me met surtout en contact avec la jeunesse catholique. Or là, il y a, dans l'élite, un réveil marqué religieux et intellectuel. Préoccupation des questions religieuses, de l'étude de la foi. Le foisonnement des cercles d'études religieuses à travers le pays en est un indice ; le congrès de Gembloux en septembre passé en fut la manifestation. Préoccupation scientifique, ensuite, désir de savoir, sans but d'intérêt matériel : à l'Institut supérieur de Philosophie de Louvain sont inscrits une centaine d'étudiants de toutes les facultés qui viennent en surcroît de leurs études régulières pour savoir, pour se former, sans plus. Quand j'ai suivi ces cours dans les mêmes conditions de 1908 à 1912, nous étions deux ou trois de cette espèce, considérés par nos compagnons comme d'aimables lunatiques.

Préoccupations de vie surnaturelle et de connaissance désintéressée, désir de vérité, telle me paraît la note dominante de notre élite de jeunes catholiques. Il y en a un groupe qui s'occupe d'œuvres, mais il ne me paraît pas beaucoup plus nombreux qu'avant-guerre. Peut-être même les préoccupations spéculatives nuisent-elles à l'action chez un certain nombre d'entre eux.

Au point de vue social, la génération montante me semble se distinguer nettement de la précédente en ce qu'elle n'a plus le préjugé capitaliste. Elle ne considère pas que l'ouvrier ait nécessairement tort contre le patron, ni que les dividendes des actionnaires soient un objet sacré à défendre coûte que coûte. Même le droit de propriété ne lui apparaît pas comme le fondement principal de la société. Une mentalité *travailleuse* se dessine, qui juge l'homme à son travail, non à son revenu, et qui estime le travail et le respect du travail comme le fondement principal de l'ordre social.



Les préoccupations politiques, elles, sont à peu près absentes. La politique ne représente plus le problème qui passionne ; les partis ont fait trêve ; on ne parle plus des querelles d'antan ; sur quoi les jeunes gens se passionneraient-ils ? La lutte contre le socialisme qui semble la grande lutte de l'heure est moins politique que sociale et ne passionne que ceux qui s'occupent d'œuvres.

Il faut excepter le groupe nationaliste. Je n'ai pas l'impression qu'il soit très nombreux parmi les catholiques, ni surtout qu'il groupe beaucoup de jeunes gens prêts à se dévouer. Ils sont assez bruyants, mais restent dans le vague ; ils ont un grand enthousiasme pour l'*Action française*, mais cet enthousiasme reste platonique parce qu'on ne voit pas se dessiner un effort intellectuel vigoureux pour adapter ces doctrines à la Belgique. Et je crois précisément que ce qui fait le succès du catholicisme en ce moment, c'est que les esprits ont besoin de doctrine précise et qui nous soit adaptée. Le catholicisme donne cela sur un certain nombre de points essentiels.

Tout compte fait, j'ai l'impression que l'élite catholique dont je viens de parler est un des groupes les plus cohérents de la jeunesse actuelle. Il y a aussi le groupe *arriviste* qui est, lui aussi, d'une hardiesse précoce inconnue avant-guerre. On voit des étudiants se lancer dans la grande presse et dans les affaires financières, et gagner de l'argent vite, à l'âge où autrefois on ne songeait qu'à faire tranquillement ses études. Mais ce sont des individualistes ; leur suffit d'être nantis ; et ils n'exercent guère d'influence sur les autres.

Par contre, il y a incontestablement une jeunesse socialiste, animée d'un idéal précis et vigoureux, puissamment encadrée dans les organisations du parti. En opposition avec la jeunesse catholique, elle me paraît le groupe le plus fort. Quant aux étudiants libéraux, on me dit de tous côtés que les ambitions économiques sont seules à les attirer. — Je parle toujours de l'élite, car, des jeunes gens qui ne font que s'amuser, on en rencontre évidemment aussi dans tous les partis, comme on en a toujours trouvés et comme on en trouvera toujours.

Que pense la jeunesse de la question linguistique ? Je ne parle ici que de la jeunesse bruxelloise et wallonne. La jeunesse flamande échappe à mon observation. Depuis deux ou trois mois, on a travaillé à échauffer la jeunesse, comme le reste de l'opinion, à propos de l'Université de Gand. Je pense que cette excitation est très superficielle et assez artificielle ; qu'en réalité la question linguistique préoccupe peu, de façon profonde et durable, la jeunesse bruxelloise et wallonne.

Prévisions d'avenir ? C'est entre catholiques et socialistes que l'avenir se décidera. J'ai l'impression que nous marchons à une magnifique efflorescence catholique. Sera-t-elle assez forte pour entraîner le pays ? On ne saurait le dire jusqu'ici.

Abbé JACQUES LECLERCQ.

I. Il est malaisé, à l'heure actuelle, de définir avec quelque précision, l'influence que la guerre a eue sur notre jeunesse. La difficulté tient, pour une grande part, au fait que ces jeunes gens ayant eu à traverser des circonstances différentes pour chacun d'eux, l'influence de ces circonstances ne peut avoir produit des effets uniformes. Mais peut-on nier le fait même de l'influence de la guerre sur notre jeunesse ? La plupart de ces jeunes gens attribuent à la guerre les transformations qui se sont opérées en eux. Ils l'ont déclaré dans des enquêtes pareilles à celle-ci et qu'ont publiées *la Revue Latine*, *la Terre Wallonne*, *la Jeunesse Nouvelle*. Pourquoi ne pas les en croire ? Se peut-il, d'ailleurs, en stricte logique, que ce bouleversement de cinq années, bouleversement aussi bien moral et social que matériel, ait trouvé les sensibilités complètement anesthésiées ? Ce serait à désespérer de l'humanité. Je préfère donc et je trouve infiniment profitable l'attitude de ces jeunes gens qui font des transformations que la guerre a dû apporter en eux, une question de conscience et de volonté et qui, plutôt que d'adopter des allures de facile scepticisme, cherchent à tirer profit des expériences aussi bien de la guerre que de l'après-guerre. Je note la révolte d'un certain nombre d'entre eux à la lecture de cette phrase légèrement imprudente d'un de vos correspondants — ami, d'autre part — : « Si l'on veut un exemple, je dirai que tel d'entre nous peut avoir gagné davantage à la lecture de Marcel Proust, qu'à la vie des tranchées, des camps et de l'arrière ».

II. Pour discuter de l'influence de la guerre sur notre jeunesse, il semble bien également qu'il faille adopter la sage distinction de notre ami Hervé de Gruben (n° du 2 mars) entre la jeunesse « du dehors » et la jeunesse « du dedans ». Loin de nous de témoigner d'un mépris

quelconque à l'endroit de cette seconde jeunesse et de lui marchander ses vertus, mais on peut admettre, en toute équité, que sa personnalité est née, en grande partie, d'un souci de contradiction envers cette portion de la jeunesse qu'elle a rencontrée à l'armistice et dont elle ne pouvait consentir à partager les idées, sous peine de perdre elle-même toute originalité. En ce qui concerne l'influence de la guerre, la première de ces jeunesse nous paraît donc plus intéressante à étudier.

III. D'aucuns, s'attachant à considérer la masse de la jeunesse, notent qu'elle ne se préoccupe que de plaisirs et d'affaires. Pourquoi ne pas plutôt juger et n'attacher d'intérêt qu'à l'élite de cette jeunesse — ce mot abhorré par la démocratie — l'élite, c'est-à-dire la jeunesse qui se cherche, qui veut quelque chose ? En ce sens votre enquête serait plus pertinente si, au lieu de l'objectivité de jugement qu'elle réclame, elle s'en tenait plutôt à l'expression de l'idéal de divers groupes.

IV. Pour apprécier la jeunesse actuelle, il ne suffit pas de lui avoir parlé du haut d'une chaire, d'avoir proclamé dans un discours électoral qu'« elle était l'avenir du pays », il ne suffit même pas de l'avoir coudoyée ; il faut avoir vécu en elle et participé à certaines de ses réalisations.

Peut-être même faut-il avoir assisté à cette réunion d'un soir de mars 1920, au local des étudiants catholiques liégeois. Une trentaine de délégués représentant nos quatre Universités et nos Hautes Ecoles étaient assemblés en vue de fonder la *Fédération Belge des Etudiants Catholiques*. Pas un d'eux qui n'eût fait la guerre, connu les camps de prisonniers ou fait partie des services alliés. L'idée qui présidait à cette réunion était bien que la guerre devait avoir opéré, dans cette jeunesse, certaines transformations dont il ne fallait pas laisser se perdre le bénéfice. A ce moment, vraiment, battait le cœur d'une génération.

V. Peut-on discerner avec quelque précision les tendances de cette jeunesse, celles qu'on est en droit d'attribuer à l'influence de la guerre ? Nous l'avons tenté ici même, il y a quelques mois. D'une façon générale, il semble bien qu'on puisse caractériser cette jeunesse d'un seul mot : le réalisme. Réalisme, c'est-à-dire « une tendance à adapter son action et ses visées non au monde que l'on rêve, mais à celui qui se révèle à nous dans son implacable réalité ». Elle considère la vie non plus comme une terre promise et non plus comme un désert inhabitable, mais comme une terre qu'il s'agit de défricher au prix de ses sueurs.

Ajoutez à ce réalisme et comme conséquence de lui-même, le sens des responsabilités qui incombent à cette jeunesse. Responsabilité individuelle d'abord qui se traduit par un souci de personnalité, par la volonté de conformer ses gestes à ses idées. Responsabilités familiales et sociales : cette jeunesse n'est pas purement sentimentale ; elle veut l'ordre dans le sentiment comme dans l'action, un ordre procédant, avant tout, de la raison. Cet ordre, elle le basera sur la raison, certes, mais elle le basera également sur l'étude et tiendra compte aussi des réalités spirituelles. Elle entend agir par conviction et a horreur des mots à majuscules.

Au point de vue religieux, il ne semble pas que la guerre ait produit dans notre jeunesse le revirement auquel on pouvait s'attendre. A l'heure actuelle, cette jeunesse cherche péniblement à se dégager de l'éducation religieuse stéréotypée et un peu janséniste qu'elle a reçue. A cause du dur travail d'introspection qu'il nécessite dans ce cas, son réalisme ne pénètre que lentement sa vie religieuse.

Cette jeunesse donne à la question sociale toute son importance. Il n'y a plus guère trace en elle de cet esprit de mandarinate qui cloignait de la vie publique, certaines portions des générations d'avant-guerre. Affirmons aussi qu'elle en fait une question de conscience bien plus que d'ambition. Elle sait parfaitement que le frottement avec la masse est toujours rude. La portion intellectuelle de cette jeunesse entend aujourd'hui réagir contre une démocratie qui, oubliant que seule doit l'intéresser la question sociale, s'immisce dans le domaine politique, démocratie animée trop souvent d'un esprit matérialiste, oublieuse de ce principe évangélique par excellence, l'autorité.

Au point de vue politique, cette jeunesse réprouve l'électoratisme et l'opportunisme qui dominent, à l'heure présente, notre vie publique. Ils veulent les combattre non pas dans telle question à l'ordre du jour, mais dans la forme même du régime, particulièrement dans la forme actuelle du suffrage. Ils vont donc, en politique, tout d'abord aux idées générales. Dire qu'ils sont barrésiens ou maurrassiens implique surtout qu'ils veulent d'une action basée sur une doctrine générale.

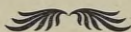


Besoin d'ordre, réalisme toujours ! Quant à leur attitude vis-à-vis de la politique du jour, il semble que notre ami Jean Valschaerts l'ait parfaitement traduite dans cette idée : « Notre œuvre et notre devoir » c'est de démontrer que le nationalisme belge, pour être fécond, » pour être complet, doit coïncider avec le parti catholique, qui a été, » durant trente années prospères, le vrai parti national. Et qu'il » faille, pour donner à cette démonstration toute son éloquence, » exclure de notre groupe quelques courtisans de la démagogie et les » ennemis de l'unité de la Patrie, cela va sans dire ».

VI. Tous ces points demanderaient, évidemment, un développement particulier. Il nous serait facile de trouver des applications et des preuves de ces caractères et tendances de la jeunesse. Il nous serait plus difficile de marquer avec exactitude, l'apport de la guerre quant à ses caractères et tendances. Ce serait là une œuvre de psychologie individuelle.

Concluons, cependant, qu'en ce qui concerne la jeunesse telle que nous l'avons délimitée et qui, telle, constitue l'élément le plus intéressant de l'avenir du pays, on peut dire que la guerre a eu une influence plutôt salutaire. Le pays doit lui faire crédit. Ne lui doit-il pas, une fois déjà, sa liberté et sa gloire ?

LUC HOMMEL,  
Avocat à la Cour d'Appel,  
Président de la Ligue de la Jeunesse Nouvelle.



## L'Art et ses applications

A SA MAJESTÉ ALBERT I, ROI DES BELGES,  
NOUS DÉDIONS RESPECTUEUSEMENT CE VOLUME,  
AVEC LE DÉSIR SINCÈRE DE CONTRIBUER AU  
DÉVELOPPEMENT DE L'ART DANS NOTRE CHÈRE  
PATRIE.

SES TRÈS HUMBLÉS SUJETS,

LES COLLABORATEURS.

Ces collaborateurs patriotes appartiennent à la *Gilde des Anciens de l'École St-Luc*, de Gand, et ils recueillent en un magnifique *Album* de 250 pages (l'un des plus beaux ouvrages qui soient sortis des presses de notre pays, depuis la guerre), un grand nombre de reproductions d'œuvres exécutées, en ces derniers temps, par une cinquantaine d'entre eux.

Le volume, qui est désigné comme le numéro annuel, de Noël 1922, débute par une lettre significative de S. E. le Cardinal Mercier, qui assure à la *Gilde* « qu'elle a le droit d'être fière de cette publication... ; qu'elle mérite bien de l'esthétique chrétienne et de notre art national ». Compliment flatteur ! Il vaut, à lui seul, les plus belles récompenses.

M. le Ministre d'État *Van den Heuvel*, en un style lapidaire, présente cet *Album* « comme une exposition permanente et qui peut circuler à travers le monde ». Il souligne son double mérite : « le premier, celui de mettre à la rampe et en pleine lumière les travaux des jeunes et des anciens élèves de *St-Luc*. On pourra apprécier la fertilité et l'élégance de leur talent. On verra comment, sans négliger le réalisme, ils font des œuvres originales et pleines de beauté, comment ils comprennent et rendent l'émotion de la vie, comment, dans les sujets religieux, leurs convictions leur inspirent un idéal des plus élevés. Le second mérite de cet ouvrage est de faire mieux apprécier au public l'importance et le caractère des *Ecoles St-Luc*, dont l'enseignement est tout à la fois théorique et pratique ».

M. le Professeur *Cloquet*, tout en rappelant que « ses devoirs et ses sentiments l'attachent plus particulièrement aux succès d'une autre maison », se dit frappé de l'homogénéité de caractères et de principes qui s'accuse si visiblement « dans les bons ouvrages que vous pouvez, dit-il, montrer avec fierté ». Et il parle, à ce propos, d'École au sens transcendant de ce mot, d'air de famille, d'excellence collective, qui existent « chez vous, sans préjudice des nuances et des différenciations dues à vos tempéraments d'artistes originaux ».

Voilà ce qui s'appelle parler clair ! Et je ne puis taire l'éloge que le savant professeur fait de la probité, de la sincérité des artistes ; de la simplicité des partis, qu'il constate dans leurs œuvres, la transparence

des structures, l'emploi des matériaux apparents, l'adaptation absolue des formes aux convenances dans les architectures ; et, dans les arts mineurs, l'exaltation du trait, la franchise des colorations, la répudiation des onctifs, l'interprétation directe des sources.

L'*Album*, il faut en convenir, est ainsi magistralement présenté !

Mais les auteurs n'ont pas craint d'ajouter encore une sorte de *Revue* des idées de la maison, une mise au point en trois études, comme s'ils avaient voulu que le luxe de la plume réondit à celui de l'outil, avec une mesure pressée, foulée, débordante.

La première étude appelle une attention particulière. C'est une lucide dissertation de M. le Chanoine Lemaire, professeur à l'Université de Louvain, et qui forme le discours prononcé par le brillant archéologue à la Distribution des prix de l'École *St-Luc*, à Gand, au mois de juillet 1921.

Les dénominations d'Art chrétien et d'Art religieux y sont d'abord opportunément précisées. Puis, très finement, l'auteur donne le signalment des groupes d'art religieux : les fabricants d'articles à grand effet et à bon marche, les pasticheurs et surtout du gothique, les éclectiques, les ultra-modernes, et enfin les *Ecoles St-Luc*, « qui admettent qu'il y a des lois qui s'appliquent toujours et partout ; que l'art religieux sera non seulement réglementé par les préceptes négatifs du dogme et de la morale, mais qu'il devra se conformer à beaucoup d'ordonnances positives ; que l'artiste devra se souvenir de la dignité intrinsèque de son art, qui en fait un véritable apostolat, et impose à l'artiste l'obéissance aux prescriptions ecclésiastiques, le respect dû aux choses saintes, le respect aussi, beaucoup de respect pour la tradition ». « Tout art, dit-il, est basé sur la tradition et pas une époque n'a tout renouvelé. De nos jours surtout, où la scission entre l'art et la culture est devenue plus radicale, une étude approfondie des époques passées est indispensable. »

Étude fine, je le répète, digne du professeur de Louvain.

M. J. V. R. pose cette question : « L'après-guerre sera-t-il renouveau d'Art ? » La réponse est un chant lyrique sur le devoir de l'artiste de chercher, développer, affiner son tempérament artistique. « Fi du cliché, du déjà vu, du plagiat ! Fi aussi de la reproduction exacte, mais froide, sans âme ; la phototypie suffit à cela ! Ce qu'il faut, c'est de la création, du symbolisme, de l'idéalisme. C'est voir avec ses yeux, et à travers son âme, les âmes et les matérialités qui sont l'objet de la vision commune. » Et l'auteur de conseiller la lecture, « celle qui va à votre tempérament ! » Très bien, mais surtout, je suppose, celle qui élève, pondère, affermit. J'ajoute qu'il est nécessaire aux artistes de voyager lentement et je recommande, tout spécialement aux architectes, le *Midi* de la France. Toulouse, par exemple, n'est pas suffisamment connue...

M. F. De Smet couronne la Préface par un Article de sang jeune et qui est bien musclé. Combien de judicieuses remarques ! Remonter à la base esthétique du style gothique, ce n'est pas essentiellement propager le style d'une époque, mais c'est en retenir les principes, les raisons techniques, la conscience du métier... Et l'auteur colle au mur les charlatans « qui ne veulent plus de la science du métier, qui se moquent du passé, jouent aux génies créateurs, divaguent et se drapent dans leur ignorance prétentieuse... » M. F. De Smet parle d'or.

\* \* \*

Et maintenant place aux outils !

C'est une avalanche d'œuvres intéressantes, toutes ! Il me sera impossible de dire tout ce que je puis en penser. A regret, trop rapidement, il faudra passer. Je signale d'abord les judicieuses ferronneries de MM. François et Blanquaert, qui, par leur dessin bien combiné, leur technique rationnelle, la solidité des grilles et tirants, une sorte de jolie aisance, à la moderne, font souvent grands de petits ouvrages. Ces artistes sont au courant de leur métier.

Je signale, avec une joie toute particulière, les opulents et merveilleux cuirs repoussés des *Bilsen* (n'en vis oncques plus chics) ; les photographies d'art de M. Darbaix, d'un goût exquis ; les menuiseries d'art de MM. Vaerwyck, Lelan, Kint ; les ornements sacerdotaux si anciens et si neufs à la fois, de MM. De Raedt et Stockman ; les sages et riches calices si bien venus, d'un dessin si pur, de MM. De Reuck et Stockman ; les curieuses et fraîches poteries d'art de M. Laigneul ; les documents décoratifs si prenants de MM. Bressers et Van Staey ; les mobiliers distingués de MM. Maes et De Wulf...

Ce sont vraiment de beaux chefs-d'œuvre de métiers,  
Et l'on s'imagine aisément voir  
Les doigts fins ciseleurs, orfèvres, argentiers,  
Les jeunes et longs doigts des vieux doigts héritiers,  
Les compagnons bons besogneurs et bons routiers...



SALLE DE L'UNION COLONIALE, RUE DE STASSART, 34, BRUXELLES

# LES GRANDES CONFÉRENCES CATHOLIQUES

sous le Haut Patronage de **S. E. LE CARDINAL MERCIER**

Les Conférences suivantes seront données par :

M. LOUIS BARTHO, de l'Académie Française, Président  
de la Commission des Réparations.  
Le Maréchal FRANCHET D'ESPEREY.

M. VENIZELOS, ancien Président du Conseil hellénique.  
M. P. DE NOLHAC, de l'Académie Française.  
M. PAUL BOURGET, de l'Académie Française.

**SECRETARIAT : 38, BOULEVARD BOTANIQUE**

Pour les cartes s'adresser à la Maison LAUWERYNS, Treurenberg, 36, Bruxelles.

## LE GLOBE

**OFFICE INTERNATIONAL DE VOYAGES**

3, Avenue Louise, BRUXELLES. Tél. 271.76

Directeur : A. DE STAERCKE

Passages maritimes et aériens pour toutes destinations auprès des compagnies  
Billets de chemin de fer — coupons de séjour pour les hôtels à Lourdes  
Demandez le programme de nos voyages en groupe saison d'été 1923  
Organisation soignée de voyages de noces et particuliers — Renseignements gratuits.

## Banque Belgo-Luxembourgeoise, S<sup>té</sup> A.

SIÈGE SOCIAL : 3, Boulevard Anspach (Place de Brouckère), à BRUXELLES

CAPITAL 10.000.000 DE FRANCS

SUCCESSALES : Bruxelles, Luxembourg. — AGENCES : Stavelot, Esch s/Alzette, Ettelbrück, Grevenmacher. —

BUREAUX AUXILIAIRES : Eupen, Malmédy, Trois-Ponts, Vielsalm.

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE, DE BOURSE ET DE CHANGE

## « ODEOLA »

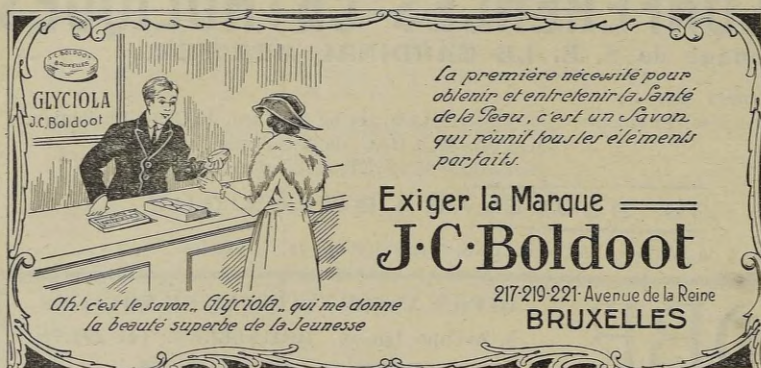


EST UN ENSEMBLE  
MERVEILLEUX QUI  
RÉUNIT LES QUALITÉS  
LES PLUS PRÉCIEUSES  
AUXQUELLES ONT AI  
PU ATTEINDRE EN  
FAIT D'APPAREILS  
PNEUMATIQUES.  
IL EST INCOMPARA-  
BLE PAR SA CON-  
STRUCTION ET PAR  
SON RENDEMENT AR  
TISTIQUE.

TÉL. : B. 8586

**Magasins de Vente : 6, rue Thérésienne, 6, Bruxelles**





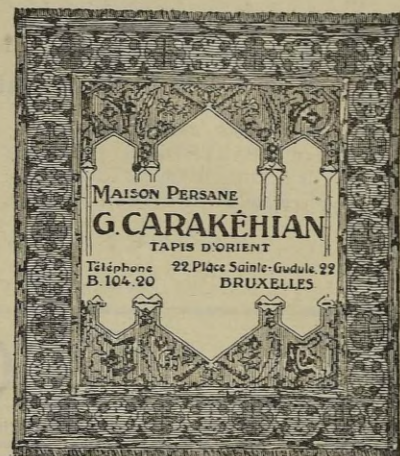
**GLYCIOLA**  
J.C. Boldoot

*La première nécessité pour  
obtenir et entretenir la Santé  
de la Peau, c'est un Savon  
qui réunit tous les éléments  
parfaits.*

**Exiger la Marque** —  
**J.C. Boldoot**

*Ah! c'est le savon, Glyciola, qui me donne  
la beauté superbe de la Jeunesse*

217-219-221 Avenue de la Reine  
**BRUXELLES**



LIVRES, JOURNAUX	<b>W. H. SMITH &amp; SON</b>	SERVICE D'ABONNEMENTS
REVUES ET PÉRIODIQUES	<b>ENGLISH BOOKSHOP</b>	A TOUS LES JOURNAUX
ANGLAIS	78, MARCHÉ-AUX-HERBES, BRUXELLES	ANGLAIS
LIVRES EN LOCATION	DÉPÔT CENTRAL EN BELGIQUE DE TOUTES LES PUBLICATIONS ANGLAISES & AMÉRICAINES	INSERTION D'ANNONCES
	TÉL. 6283	

A LA  
**VIERGE NOIRE**  
**Bruxelles**

Coin des rues Ste-Catherine et de la Vierge Noire

CHOIX INCOMPARABLE  
DE  
**Vêtements pour Hommes et Enfants**

COUPE IRREPROCHABLE

**PRIX MODÉRÉS**

Rayon spécial de Vêtements sur mesure  
VÊTEMENTS DE TRAVAIL, COLLÈGES, PENSIONS,  
ADMINISTRATIONS  
**LIVRÉS**

Succursales à ANVERS, TOURNAI et CHARLEROI

**CH<sup>S</sup> SACRÉ & C<sup>IE</sup>**

Agents de change agréés

MAISON FONDÉE EN 1875

52, Marché-aux-Poulets, BRUXELLES-CENTRE  
TÉLÉPH. 233-73

Succursale : 27, rue Ernest Solvay, IXELLES  
TÉLÉPH. 285.54

COMPTE CHÈQUES-POSTAUX 4121

Ordres de Bourse — Renseignements financiers —  
Encaissement de coupons — Change  
Régularisation de titres

Abonnez-vous à notre publication  
**LA REVUE DE LA SEMAINE**  
Abonnement : 10 francs l'an

Études objectives de toutes valeurs cotées ou non —  
Comptes-rendus des assemblées — Physionomie  
boursière de la semaine. — Relevé des cours de bourse  
mis en regard des cours pratiqués huit jours  
auparavant, etc.

**ENVOI GRATUIT A L'ESSAI SUR DEMANDE**



Mais nous voudrions étudier de plus près les travaux des Architectes, des Peintres et des Sculpteurs, et essayer de relever, parmi ces œuvres, respectueuses de la Tradition, les marques d'une personnalité qui vit et tressaille et même s'épanouit.

Nous connaissons déjà le projet de *Basilique du Sacré-Cœur*, de M. Langerock, qui est un chef-d'œuvre de science archéologique, mais qui n'est peut-être pas assez original pour un site nouveau et pour la place qu'une telle œuvre prendra dans l'histoire artistique et religieuse de notre pays. Nous connaissons aussi l'*Eglise St-Jean*, à Courtrai, œuvre de M. J. Coomans, dont la tour est si jolie ; dont les dépendances sont si bien harmonisées ; dont certains détails (les confessionnaux, par ex.) ont un parfum personnel. Le même architecte expose des reproductions de l'*Asile des Aliénés*, à Bruges, si logiquement conçu ; d'accord avec la tradition locale très aimée là-bas ; où parfois (Hall central, côté jardin) le mariage se fait habilement avec les droits du confortable moderne ; où les voûtes à nervures surbaissées sont bien flamandes, et vivantes, franchement réussies, où enfin le vaisseau de la chapelle est à point. — Et voici une façade calme, raisonnée, de M. Damié. Elle est de bon aloi, pleine de bon sens. Bravo pour le vitrage, sous toit, qui est une note nouvelle, me semble-t-il.

Je voudrais être le Curé de M. De Muyninck et habiter cette maison curiale paisible, bien conçue, de bonne humeur, assez moderne. J'aurais peur cependant d'avoir trop belle face pour mon pauvre gousset. M. De Wulf loge ses élèves comme des princes. C'est un palais que son école. Mais elle est bien faite. — M. Haché juxtapose curieusement un toit à la Mansard à une base gothique, et c'est d'un effet neuf. — Qui donc rend si adroitement à sa vieille église l'aspect monumental qu'elle n'avait plus ? C'est M. Hocquard. — Dans un genre qui fut en vogue, M. Verstraete excelle. — Un ensemble se complète sans aucun doute par la *Justice de Paix* (Renaissance) de M. Van Hove. Les anciens n'auraient peut-être pas raisonné comme cela, mais les anciens ont, à l'occasion, commis des erreurs, eux aussi. Pour mon compte, M. Van Hove m'est singulièrement sympathique. — Je félicite vivement M. Mortier, pour sa splendide restauration de la *Maison des bateliers*, restauration qui prouve à l'évidence qu'il faut un talent tout particulier de spécialiste pour réussir dans les travaux, qui sont indispensables, si l'on veut sauver des chefs-d'œuvre de cette envergure. Les génies créateurs, comme on se plaît à les nommer aujourd'hui (quand on les oppose aux restaurateurs) seraient parfois bien dangereux. Et ce que je dis à M. Mortier, avec beaucoup de respect, je me fais un honneur de l'adresser à M. l'architecte Amand Janssens.

Aimable est, en tout point, l'École supérieure d'agriculture de M. Poppe, oui, charmante ! Peut-être la maison d'habitation a-t-elle une tendance à s'écarter de l'ensemble. — Intelligente restauration que celle de l'église de Westkerke, par M. Carotte. Tout est bien en place. Beau garde-corps, et précieux. On a été prudent. Il y a là quelques excellentes applications qui sont trop souvent négligées. — L'église de Berlaere est, si j'ose dire, entre les mains de M. H. Valcke, et ce sont des mains de bon ouvrier. Sage, bien sage, la villa de Denderleu, du même. Un peu froide d'aspect. — Curieuse répétition de pignons que celle de la *Maison de Gilde*, par M. Van den Broucke ; mais rien n'est risqué et l'on n'a pas l'air de courir après l'originalité. — La maison ouvrière de M. W. Rooms paraît bien étudiée, comme le plan d'église de M. Riele, comme aussi le joli restaurant de M. Burgraeve, la riieuse et lumineuse maison de M. De Maen.

Avec un plaisir, que je ne veux pas dissimuler, je souligne, au point de vue personnalité (dans le sens strict) l'Hôtel des Postes, de Gand, œuvre de MM. Cloquet et Mortier, dont les tours varient si heureusement, dont la caisse d'horloge est si originale, et qui va si bien à son ambiance, un vieux quartier de Gand. Pas de pastiche ici. Interprétation personnelle de la ligne gothique, c'est du neuf, ou je m'y perds.

Prononcez le nom de M. Malfait à propos d'une œuvre telle que son château de St-Gilles-lez-Termonde, c'est presque un contre-sens, tant est bien fait ce logis cossu. Les vieux principes sont rajeunis. Le fronton, un peu maigre, n'est pas d'un crayon ordinaire et très amusante est la corniche — Admirez à notre aise la Banque privée de M. H. Vaerwyck-Suys, où briques et pierres se marient à la mode moderne, où tout se noue si logiquement et laisse une impression d'achevé qu'ont les chefs-d'œuvre. — Le faire de M. V. Vaerwyck est de même très à la page (p. 1, 3) et les maisons ouvrières, qu'il nous présente, sont joliment campées dans le terroir provincial, offrant beaucoup de jeux d'esprit, parfois trop. Ah ! le talent de M. V. Vaerwyck ne connaît pas l'ennui. Et c'est d'un reposant !... Le même artiste publie un projet de Justice de Paix, à Somergem, qui me ravit : les ouvertures sont modernes, le soleil y a des entrées royales. Le confort a été invité,

choyé. Et pourtant, on s'est inspiré de l'ancien, mais avec quel goût ! Sur des thèmes anciens un vrai maître chante des airs nouveaux. Votre château de Zwynaerde, M. Vaerwyck, est une fort plaisante chose. On le dirait du XVIII<sup>e</sup> siècle. C'est qu'il y a chez vous un secret pour faire aimer ces grands pilastres si décoratifs, cet ordre qui monte aux étages ; et ce secret ne s'achète pas chez l'épicier.

Je termine cette courte visite aux architectes de Gand par un salut très cordial à M. Joseph Viévin, parce qu'il a maintenu à sa nouvelle église de Nieupoort des garde-corps à la base des toits, qui donnent tant de caractère et sont si précieux pratiquement. Les pinacles pourtant paraissent un peu prétentieux, envahissants... Et l'on voudrait savoir si l'autre église, celle de Houthulst, est une réédification. Est-ce l'ancienne ? Elle est si aimable ! Les fenêtres ont tant de saveur, là-haut. Comme tout ce jeu de lignes est pittoresque ! Pas pédant, l'architecte ! Et pourtant, quel beau talent, sûr de lui, qui se possède ! Des pilastres, au chevet plat, à la bonne heure ! Cela renforce et cela allège. L'intérieur est délicieux. Ah ! ici, je vois bien que vous interprétez, et vous le faites magistralement. Les jolies voûtes dominicales ! Et qu'il est calme et mystérieux, ce chœur ! Et délicieux, ce jubé bombé, vraiment rationnel ! L'accentuation des arcs fait toute la décoration de cette voûte. Comme cela vous repose du bariolage et prouve que le beaupeut être bon marché ! Vraiment, je finis par emporter ce bouquet d'art, comme souvenir !

\* \* \*

Entrons chez les peintres et chez les sculpteurs.

M. Robert Heuwelmans publie une affiche d'art pour *Film*, dont le sujet est vigoureusement précisé. La couleur est sobre, sévère et harmonisée étonnamment. Le texte est artistement disposé... Ses vieilles maisons ont beaucoup d'imprévu. Il n'y a pas même de ciel ! Mais d'une expression ! Le mur vous dit : je me fais vieux. Le pavé : je n'en puis plus. C'est d'un maître, tout cela. — Voici un aquaelliste d'une rare habileté, M. A. Rombaut. Il y a, dans son œuvre, une grande simplicité d'exécution, sans recherche de détails, et c'est lavé ! Très heureuse disposition des masses : cette claire-voie qui repousse, ce tonneau du 1<sup>er</sup> plan, ah ! c'est réussi.

Il est bien difficile de juger des vitraux de M. H. Coppejans. Il faudrait les voir en place, au soleil. Mais le dessin du *St Sébastien* est neuf, malgré que l'exécution ne soit pas, pour le torse, l'emmanchement des épaules, la contraction des genoux, etc., suffisamment étudiée. La tête est bonne. Très décoratif le *moine lisant* ! Les petites taches claires sur la grande masse sombre, c'est bien. — M. F. Coppejans fait preuve, surtout au *St-Sang*, de Bruges, d'un vrai talent décoratif. — Voici une gravure de M. Camille Ganton-Dejoie, qui satisfera les plus délicats : disposition originale, répartition excellente des noirs et des clairs, expression de force, il n'y a rien à redire à ce groupe d'*Hérodiade apercevant la tête de St Jean le Baptiste* qu'on lui apporte *in disco*. Comme bois, c'est franc, robuste. Et la tête de St Jean, tout un poème. Oh ! Qu'il est loin d'ici, le prophète ! Et quelle sérénité ! Je vous assure que pour obtenir d'un trait cette main et cette tête de Salomé, il faut être quelqu'un. Ces deux yeux effarés ! Pour faire sauter tout juste les deux éclats de bois, les deux points, il faut le coup de la main étonnamment sûr ! — Les Ganton sont des artistes : les œuvres de Marcel et Paul font singulièrement honneur à notre Album. — Les cartons de M. Ysabie sont déjà, par eux-mêmes, bien cloquents ! Calcul tout spécial et diablement compliqué, qu'exige cette mise en valeur du coloris !...

M. René de Cramer est un grand artiste. Il faut lui savoir gré de n'avoir pas ménagé sa collaboration. Son genre est bien à lui. On le reconnaît sans effort. On voudrait ses dessins plus désencombrés, en général. Dans certains d'entre eux, il y a de la féerie orientale. La *fantasia* est parfois déconcertante. Il obtient cependant les grands partis, sans trop se gêner. Une petite image devient, s'il le veut, du grand art. Dans la luxuriance des détails, l'ordonnance demeure idéale.

Il a créé, entre autres belles choses, un *frontispice d'Album*, qui est un chef-d'œuvre de goût. Jeune, chaud, tel il s'y révèle. Miniaturiste à la moderne, il est délicieux. Tenez, au-dessus de ces *coqs-de-bruyère* d'une grâce toute japonaise, voici un *repos* gris, qui est une charmante trouvaille. Notes claires qui s'appellent, à côté. Dessin géométrique minutieux, mais habilement dissimulé ; petites têtes d'anges mignonnes. Tout est ravissant... Ravissantes les dentelles, à la mode de Bruxelles, et aux guirlandes de lierre tout à fait nouvelles. Quel beau talent, sympathique, quelque peu raffiné ! On n'ose pas toucher à ces fleurs d'art. Elles sont, comme les ailes des papillons, faites d'un tissu et d'une poussière magiques. L'aquarelle du *Quai des Tuileries* est dans le même ton : choix émouvant du coin, d'



rayonnement lumineux, de l'enveloppe fluide des choses... Mais les blancs se ressemblent tout de même un peu trop, les noirs sont trop noirs dans les feuilles. C'est pourtant une aquarelle. L'autre, celle du Quai St-Antoine, qui n'est qu'une gravure d'ailleurs, est trop *photo*.

Je ne veux pas oublier, avant de laisser le compartiment des peintres, les dessins superbes d'envolée de M. Van Hevele, pour deux vitraux représentant l'Adoration des Mages. C'est du grand art décoratif. Bravo ! Bravo !

\* \* \*

La belle sculpture est dignement représentée par M. C. De Mey, et son affectueux et pieux groupe de la Visitation ; par la Descente de Croix, d'un si noble métier, de M. Van Hecke ; et par trois noms tout à fait à l'art : MM. Sinia, Rooms, De Beule.

M. Sinia est un authentique artiste chrétien. Sa *Pieta* est monumentale, malgré ce cachet d'intimisme qui caractérise son talent. Quels dessins achevés que le bras gauche du Christ, et toute cette arabesque qui contourne les deux têtes !

Chef-d'œuvre aussi que le dessin de la Madone, si délié, si souple, si chantant. Cela tient de l'hymne. On songe à Gounod. Et la simplicité de l'exécution rappelle Auguste Donnay.

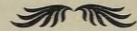
Chef-d'œuvre d'intimisme. A cette « âme » qui prie là, à genoux, la tête dans les mains ; à cette pauvre brebis, Jésus-enfant fait déjà un geste de Sauveur ; il se penche, entraînant sa mère, et son bras descend comme le salut qu'il apporte du Ciel. Les deux têtes étroitement unies se penchent vers la femme qui pleure, comme pour pleurer avec elle, et pour l'embrasser. Il faut faire effort pour se détacher de ce groupe, si proche de nous !

M. Rooms a sa réputation faite. Il la mérite. Son ciseau lui aurait valu au Moyen Age le titre d'imaigier en chef. Rooms est d'ailleurs le probe héritier des maîtres d'autrefois. Il pourrait, s'il le voulait, car il est de taille, se payer le plaisir d'innover. Mais il est un fidèle.

A mon avis, dans ses œuvres, De Beule donne, avant tout, une grande leçon. C'est que rien ne remplace l'étude consciencieuse de la nature : *Quelle admirable science anatômique ! C'est planté dans os et chair ! Et, malgré cela, quelle puissante verve de poète : il sait faire, d'un soldat mort, le Christ en croix, et c'est sublime ; de Tournai, une Mère qui pleure ses enfants, et c'est une Pieta ; d'une tête qui force en avant, entraînant le corps, la traduction du cri : sans peur ; d'un vieux thème usé, le soldat à côté du lion, un chant nouveau, une marche héroïque, si j'ose dire...*

Je termine ce trop long parcours par une réflexion de Louis Gillet, le plus fin critique d'art, en France, aujourd'hui : « Longtemps encore, on peut le croire, les raisons d'admirer un ouvrage moderne demeureront les mêmes qui nous ont rendu chères les œuvres du passé... On peut soupçonner que les œuvres les plus viables ne sont pas toujours les plus bruyantes, et que leur nouveauté et leur prix ne se mesurent pas par le scandale ». Et cette si juste réflexion m'amène à passer la plume à M. le professeur Cloquet, pour le dernier mot, le mot du cœur, adressé aux Frères de St-Luc : « Former vos esprits à la discipline (il parle aux artistes de St-Luc) sans déformer l'élément original de vos tempéraments ; développer votre goût, enrichir votre imagination sans vous imposer leur personnalité ; s'effacer, disparaître une fois réalisé le grand œuvre de votre formation artistique, n'est-ce pas, de la part de vos Maîtres, montrer, à un degré éminent, cette vertu rarissime, qui est presque un anachronisme en notre siècle de bluff et d'activisme, la plus aimable des vertus chrétiennes : la Modestie ? »

TH. BONDROIT.



*L'abondance des matières nous oblige à remettre à la semaine prochaine, la suite de l'étude du R. P. Honnay sur Maurras.*

## Les idées et les faits

### Chronique des Idées

#### Emile Baumann à Louvain

N'est-ce pas un signe des temps que le renouveau des études mystiques et l'exceptionnelle faveur dont elles jouissent même auprès des profanes ? Il n'y a donc pas trop à s'étonner du beau et redoutable sujet que M. Emile Baumann avait entrepris de traiter lundi dernier à la tribune de l'Institut philosophique à Louvain : la Bienheureuse Angèle de Foligno, la grande extatique de l'Ombrie, au XIII<sup>e</sup> siècle. Nos lecteurs ont sous les yeux le texte de cette conférence et ils en peuvent savourer à l'aise le charme pénétrant. Les auditeurs étaient arrivés nombreux, maîtres, étudiants, étudiantes de l'Université, auditeurs d'élite comme il ne s'en rencontre guère, et réagissant à la parole entendue avec une rare promptitude de perception à laquelle pas une nuance n'échappe. M. Baumann possède d'ailleurs un beau talent de conférencier académique : voix bien timbrée, parfois vibrante d'émotion, suffisante indépendance du manuscrit pour n'en être point l'esclave et laisser à la parole au lieu du ton de commande des insipides récitateurs les inflexions les plus naturelles. Aussi c'est avec le plus vif intérêt que fut suivi l'exposé historique de la vie plus intérieure qu'extérieure de la Bienheureuse Angèle, et, j'ose l'ajouter, c'est avec une religieuse admiration que l'on pénétra, sous la conduite d'un guide si auto-risé, dans les états mystiques, extases et visions, de la grande Inspirée. Vertigineuse ascension, à vrai dire, jusque sur les cimes de la contemplation, mais où l'on se sent en sécurité, tant la parole du maître, ferme et lucide, excelle à dissiper les brouillards.

M. Baumann, qu'aucune audace n'effraye, qui a écrit dans sa *Paix du septième jour*, une fulgurante Apocalypse, avait déjà fait ses preuves d'ailleurs et Jean Ruysbroeck lui avait octroyé en quelque

sorte des lettres de naturalisation dans la cité mystique, lorsqu'il interpréta en 1920 notre illustre Voyant de Vauvert, dans une conférence prononcée à la même tribune de l'Institut et à laquelle celle-ci sert de pendant. On s'était rendu compte dès lors des solides constructions de ce probe ouvrier de la pensée qui n'abandonne rien à la fantaisie. Il sait remonter aux sources, il sait se documenter à fond et ne bâtit son œuvre, conférences ou romans, qu'avec des matériaux de premier choix et ne l'éclève que sur de puissantes assises.

Ici il était particulièrement bien servi. On sait, en effet, qu'Angèle de Foligno ne se décida que sur les instances répétées de son confesseur, le F. Arnaud, à lui raconter ses révélations. Il écrivit sous sa dictée, reproduisant jusqu'aux mots dont elle avait fait usage, puis relisait le chapitre afin que la sainte pût le corriger. Nous possédons par conséquent dans cette autobiographie un document d'une inestimable valeur pour l'étude de la mystique, s'il est vrai, malgré l'immense disproportion des locutions humaines et des intuitions divines, que nul mieux que la voyante elle-même n'était capable d'exprimer les célestes merveilles dont elle fut l'objet ou l'instrument. Aussi bien le jésuite Sandaeus l'a surnommée *theologorum magistra*, — c'est la coiffer du bonnet de docteur, — et saint François de Sales, Pénitencier, Bossuet et beaucoup d'autres ont tenu en la plus haute estime le livre incomparable de ses visions.

Hello, comme le rappelle M. Baumann, a traduit dans sa noble prose le rude latin de F. Arnaud, et le conférencier a vengé avec esprit la traduction française des ineptes attaques de Huysmans ; lui-même d'ailleurs, a pris soin de la collationner avec l'original et de la rectifier en maints endroits. Il existe du reste et depuis longtemps d'autres translations du livre d'Angèle de Foligno : en français, en italien, en espagnol, voire en flamand (Anvers, 1628 et Bruxelles 1666).

Comme bien on pense, l'étude fouillée et consciencieuse de M. Baumann soulève des questions du plus haut intérêt, éveille encore plus



la curiosité qu'elle ne la satisfait. Sujet transcendante, enveloppé d'obscurités mystérieuses, et qui sollicite l'avidité intellectuelle. Est-ce que vraiment, pour n'en citer qu'un exemple, Angèle de Foligno a pu voir, ne fût-ce qu'en passant, de la vision béatifique ? A-t-elle vu la Trinité en substance, telle qu'elle est en elle-même ? Sur la possibilité de cette faveur inouïe, les théologiens discutent et généralement ils l'admettent pour des cas excessivement rares. Angèle, parlant de ses ravissements, s'exprime ainsi au chapitre XXVII de sa *Vie* : « Cette manifestation suprême de Dieu, je l'ai eue plus de mille fois ; ... c'était toujours nouveau et varié... Il me fut dit que cette manifestation inénarrable est le bien que possèdent les saints dans la vie éternelle ; c'est celui-là, pas un autre. Seulement on n'en jouit pas dans la même mesure ; de telle sorte qu'au ciel le plus petit des saints le reçoit plus qu'aucune personne avant sa mort ».

Quelle joie délicieuse de penser que ce bonheur nous attend !

J'appelle aussi l'attention des lecteurs sur le commentaire donné par M. Baumann de la dernière extase d'Angèle, sur ce mot « *comprendre I* », qui marque avec force le caractère intellectuel de ces sublimes visions.

Les libres-penseurs, impuissants à rejeter la réalité des phénomènes extatiques, se sont évertués à les ravalier jusqu'à la plus aveugle sentimentalité qui supprime la raison ou du moins se la sacrifie complètement, lorsqu'ils ne vont pas, tel M. Murisier, jusqu'à insinuer que les états mystiques sont des maladies nerveuses, jusqu'à prétendre que l'entendement s'y perd et que l'extase aboutit à l'ancêtreissement de la personnalité, à l'extinction de la conscience, et, s'ils n'étaient pas si polis, ils diraient : à l'abrutissement. M. Leuba affirme que dans l'extase la pensée est affaiblie jusqu'à faire place à l'inconscience.

A tous ces a-priorismes imposés par le postulat de la négation du surnaturel, il est intéressant d'opposer le témoignage explicite d'Angèle : « Tout ce que l'âme conçoit et connaît quand elle est livrée à elle-même, n'est rien en comparaison des connaissances qui lui sont données pendant les ravissements. Quand l'âme s'élève ainsi, illuminée par la présence de Dieu, quand Dieu et elle se sont cachés dans le sein l'un de l'autre, elle conçoit et possède avec délectation des biens qu'on ne peut décrire ; ils surpassent toute intelligence et toute parole humaine. *L'âme nage dans la joie et la science.* (*Vie*, ch. XVI).

En réalité, emportée sur les ailes de feu de l'inspiration, l'intelligence des voyants s'agrandit et se dilate durant l'extase d'une façon surprenante, elle atteint aux plus nobles spectacles, aux idées les plus sublimes qui dépassent la force de l'esprit humain et il ne faut pas s'étonner s'ils balbutient au sortir de leurs ravissements, car la langue humaine n'a pas de termes pour exprimer ces profondeurs.

J'abandonne les lecteurs au charme de la conférence si suggestive et si riche d'aperçus et je mets fin à ce compte rendu par le commencement.

\* \* \*

Chargé de présenter à la docte assemblée M. Émile Baumann, celui qui tient ici la plume ne manqua pas au devoir des catholiques belges de lui payer le juste tribut de notre reconnaissance pour la brillante victoire qu'il remporta, vers la fin de l'année dernière, en conquérant de haute lutte, le prix Balzac décerné pour la première fois, par l'Académie française, partagé, il est vrai, *ex aequo* avec M. Giraudoux, mais qui n'en garde pas moins son intégrale valeur morale. Et, en effet, en faisant couronner le vieux Job dans sa plus récente incarnation par l'Académie française, c'est bien le roman catholique et mystique, c'est l'idée catholique que l'auteur de *Job le Prédestiné* a su faire couronner par l'illustre Compagnie.

Parmi les auteurs à succès, en connaissez-vous beaucoup de romanciers catholiques ? J'en vois bien, et même de très célèbres, qui dans l'idée génératrice de leurs romans, dans l'affabulation, la conduite de l'intrigue, l'évolution des caractères, restent en conformité avec la pensée chrétienne et même en fournissent la vérification. Mais y puiser directement l'inspiration, en extraire la substance de son livre, raconter l'épopée surnaturelle de l'âme chrétienne, ses ascensions depuis les bas-fonds où elle s'enlisse, jusqu'aux sommets radieux de l'immolation et du sacrifice (*L'Immolé, La Fosse aux Lions*), analyser et scruter la vie sous les clartés des dogmes de la chute, de la rédemption et de la souffrance expiatoire (*Job le Prédestiné*), faire rouler son œuvre sur les destinées éternelles de l'homme, l'informer, en un mot, tout entière, de christianisme, non pas frêlé mais authentique, non pas édulcoré à l'eau de rose, mais viril, dramatique, tragique : cela n'appartient guère en propre, parmi nos romanciers, qu'à M. Émile Bau-

mann, c'est la vraie caractéristique de sa manière, et c'est de cette audace qui passe de plus en plus en réussite que nous, catholiques, nous le félicitons chaleureusement.

Le prix Balzac, pour la consécration qu'il apporte à son talent, clargira le cercle jusqu'à présent trop restreint de ses admirateurs. Il apprendra aussi que pour faire du roman catholique, du roman de mœurs, du roman psychologique, il n'est pas nécessaire de lâcher la bride à sa plume dans des scènes d'érotisme que réprouve le sens chrétien, qu'il y a manière de donner l'idée du mal sans en déployer la vision toujours funeste. Il apprendra que l'art le plus profond s'accorde très bien de toutes les réserves de la morale.

Il va de soi que par imposer ce haut idéal, il a fallu le soutenir auprès des uns, le racheter auprès des autres, par un mérite littéraire éclatant, par la puissante originalité d'une langue réaliste, pittoresque, savoureuse, abrupte parfois ou anfractueuse, mais prenante toujours et qui s'agrafe dans la mémoire comme avec des pointes de diamant.

Ce fut aux applaudissements de toute l'assemblée que justice fut rendue au romancier catholique et à son œuvre.

J. SCHYRGENS.



## IRLANDE

### La situation décrite par le Cardinal Logue

Dans son récent mandement de carême, le vénérable Cardinal Logue annonce qu'il s'adresse à son peuple probablement pour la dernière fois, et il le conjure de cesser la lutte fratricide qui désole le pays. Après avoir rappelé les péripéties de la guerre contre l'Angleterre, le Cardinal poursuit en ces termes :

« Le conflit avec l'étranger s'apaisa soudain ; un changement « s'opéra par la Droite du Très Haut », et du nuage et du tumulte jaillirent un rayon de lumière et un souffle de liberté qui vinrent caresser les fronts et refroidir les passions des combattants. Une entente se concluait qui donnait à l'Irlande des avantages qui dépassaient les rêves de ses patriotes les plus ardents et les plus enthousiastes, pendant notre longue agonie de sept cents ans. Le génie et les efforts de nos défenseurs s'étaient bornés à réclamer des réformes partielles : l'émancipation des catholiques, le rappel de l'Union, le Home Rule, la réforme agraire et les autres améliorations qu'ils jugeaient possibles. Aujourd'hui, l'Irlande recevait le contrôle complet de ses affaires intérieures ; elle pouvait, sans entraves, travailler à son propre avenir, sans presque une ombre de restriction. Elle acquerrait toute la liberté que pouvait donner une République ou n'importe quelle autre forme de gouvernement ; cette liberté n'était limitée que par un simple lien, purement nominal, qui la rattachait aux autres nations qui forment l'Empire britannique et qui, au jugement des gens pratiques, pouvait être considéré comme un bienfait, puisqu'il affermissait sa position et ouvrait la voie à de plus grands espoirs de progrès ».

Le Cardinal rappelle comment la signature du traité anglo-irlandais fut saluée par un soupir de soulagement dans le pays et fut acclamée comme une victoire par tous les amis de l'Irlande dans le monde entier. Il reçut à ce propos d'innombrables lettres de félicitations. Mais déjà il présentait l'orage :

« L'orage est venu ; jamais dans l'histoire du monde un cyclone aussi terrible et aussi dévastateur n'est sorti d'une nuée aussi mince et aussi impalpable : une légère différence verbale dans le texte d'un serment, la distinction entre le rattachement extérieur et le rattachement intérieur de la République britannique, voilà, à ma connaissance, l'unique raison de cette tourmente politique. Les gens versés dans les subtilités philosophiques peuvent peut-être saisir ces distinctions ; les gens d'un bon sens ordinaire et pratique n'y parviendront point. Il peut y avoir d'autres raisons : l'orgueil, la jalousie, l'ambition, l'intérêt personnel, le sentimentalisme ; mais si ces raisons existent, on ne les met pas en avant ».

Au mois d'octobre, les évêques d'Irlande avaient dépeint les horreurs de la guerre civile ; durant ces derniers temps, la situation s'est empirée :

« Il semble que les pouvoirs des ténébreux inspirent de jour en jour de nouvelles méthodes de destruction. Le revolver, la bombe, la mine sont accompagnés maintenant de la torche incendiaire. Apparaissant,



dans certaines villes, les gens paisibles n'osaient sortir pour se promener ou pour aller à leurs affaires, sans courir le risque d'être tués ou blessés gravement ; maintenant, une famille tranquille n'ose se retirer pour la nuit, sans craindre d'être réveillée en sursaut et de recevoir l'ordre d'abandonner la demeure qui va sauter ou être livrée aux flammes. Si l'on avait écouté la voix des évêques en octobre, si l'on s'était conformé à la raison, à la charité chrétienne et à l'esprit de concorde, combien de jeunes existences n'auraient pas été sauvées ; combien de propriétés de valeur, combien de trésors artistiques et littéraires n'auraient pas été épargnés ! Nous avons souvent entendu l'axiome : La force n'est pas un remède. On le citait contre les Anglais. Bien des nôtres auraient pu se l'appliquer à eux-mêmes.

» Dans cette orgie de crimes, il est une circonstance qui est de très fâcheux augure pour l'avenir de l'Irlande, c'est la démoralisation de la jeunesse. Quand on parcourt les journaux et qu'on y lit quelque nouvel attentat : une rencontre sanglante où des vies sont sacrifiées, une bombe lancée dans les rues pleines de passants, l'explosion d'un obus dans une maison, le sabotage des chemins de fer, les actes de banditisme contre les banques, les bureaux des postes ou les demeures privées, nous apprenons que, dans presque tous les cas, les auteurs de ces méfaits sont de très jeunes gens de seize à dix-neuf ans. Ceux qui mettent des armes de guerre dans les mains de ces écoliers (car ce ne sont que des enfants en âge d'école), qui trompent leur jeunesse et leur inexpérience par de faux principes de patriotisme, qui abusent de leur dévouement et de leur courage pour leur faire commettre des crimes, ceux-là encourent une terrible responsabilité devant Dieu et devant les hommes. . . On prétend que ces jeunes gens sont privés des sacrements : c'est faux. Les sacrements ne sont refusés qu'à ceux qui n'en sont pas dignes. Les moins instruits peuvent apprendre du catéchisme les dispositions requises pour recevoir les sacrements. Un prêtre ne peut absoudre un pénitent qui s'obstine à pécher ; sinon, il participerait à une profanation et à un sacrilège, il rendrait son pénitent plus coupable aux yeux de Dieu et il aurait lui-même une part de cette culpabilité. Ces jeunes gens, habitués à verser le sang, à commettre toutes sortes de violences et de brigandages, à détruire la propriété d'autrui, publique ou privée, deviendront de tristes membres de la société, dans leur âge mûr. Sans doute, ils peuvent s'amender ; mais l'amendement est difficile, quand la conscience est faussée, quand les mauvaises habitudes se sont enracinées, et quand la notion du bien et du mal est viciée dans les âmes.

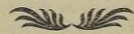
» Ce qui est peut-être pis, c'est qu'un certain nombre de femmes et de jeunes filles se trouvent impliquées dans cette sarabande sauvage de violence et de destruction, sinon comme membres actifs, du moins comme auxiliaires qui encouragent et fomentent les troubles. Si cet abominable esprit se répandait, c'en serait fait de l'avenir des familles irlandaises. Nous avons toujours été fiers, et à juste titre, des femmes et des jeunes filles de notre pays ; leur renom a été un honneur pour notre nation. Leur modestie, leur réserve, leurs vies innocentes et pures et leur attachement à la religion nous ont gagné la sympathie et le respect de toutes les contrées du globe où les enfants des Gaëls ont été disséminés. Je ne crains guère, avec le secours de la grâce divine, qu'elles perdent jamais cette perle hors prix de la pureté des mœurs ou l'attachement à la sainte Foi, qui sont les bijoux les plus précieux de leur couronne : mais que faut-il dire des autres qualités féminines ? Que deviennent la modestie, la réserve, la sympathie pour la souffrance, la haine du mal, la piété et la dévotion, l'influence tranquille et bienfaisante, le dévouement aux œuvres de charité et de religion, si les femmes interviennent dans les actes de désordre et de violence ? . . .

» Enfin, ce qui surtout attriste les personnes chargées de la responsabilité spirituelle du peuple, c'est de songer au nombre d'âmes perdues dans cet affreux conflit, âmes rachetées par le précieux sang du Christ. Certes, nous ne pouvons scruter les desseins mystérieux de Dieu, ni deviner ses jugements adorables ; mais, sous la direction des principes de notre sainte Foi, nous ne pouvons pas ne pas trembler pour le sort éternel de bien des hommes qui ont été précipités au tribunal de Dieu sans un moment de préparation et qui ont perdu la vie dans l'acte même du péché. Ce sujet est trop pénible pour y insister. Si nous comparions sérieusement la futilité de nos aspirations terrestres avec les intérêts de l'éternité, nous n'irions pas à la légère enfreindre les commandements de Dieu. Car, « la figure de ce monde passe », et l'éternité ne passe point. « Que servira-t-il à l'homme de gagner l'univers entier, s'il perd sa propre âme ? » . . .

» Cependant, cette œuvre de destruction est le fait de quelques fanatiques, relativement peu nombreux. Dieu merci, la grande masse

du peuple voit clair, elle montre du bon sens, elle est résolue à ne point céder un iota des avantages qu'elle a gagnés, elle veut maintenir le gouvernement légitime qui est seul capable de nous garder de l'anarchie. Pour le moment, l'expression de cette volonté populaire ne se fait pas entendre distinctement : la terreur lui impose silence ; mais le peuple soupire après la paix, il prie pour cela, afin de sortir de ce terrible bouleversement.

» Bientôt, le peuple aura l'occasion de manifester ses vœux et ses désirs ; nous aurons une élection fondée sur le suffrage le plus général qui soit pratiqué en Europe. Mais cette élection, pour être efficace, doit être parfaitement libre : elle doit être libre de toute violence et de toute contrainte, libre de toute manigance frauduleuse, libre de ces absurdes « compromis » (pacts) qui changeraient l'élection en une sélection. Tous les partis devraient pouvoir librement exprimer leurs principes dans la presse, dans les réunions publiques ou privées, dans la propagande à domicile, et par tous les autres moyens légitimes dont on se sert dans une élection véritable. Le Gouvernement devra maintenir l'ordre et veiller à l'impartialité du scrutin. Il nous sera ainsi possible d'entendre la vraie voix du peuple ; et, selon la Constitution, la voix du peuple doit être regardée comme la voix de Dieu. »



*La Revue catholique des idées et des faits* paraît toutes les semaines sur 20 pages au moins, souvent sur 24 pages, parfois sur 28. Elle donne des articles inédits sur tout ce qui peut intéresser l'élite catholique belge et renseigne sur tout ce qui se passe d'important dans l'Église et dans le monde.

On s'abonne

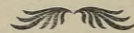
à

**La revue catholique  
des idées et des faits**

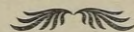
38, Boulevard Botanique, Bruxelles

Un an 25 francs ; six mois 15 francs

Que tous ceux qui apprécient notre effort d'apostolat intellectuel nous fassent connaître autour d'eux. Le meilleur moyen de nous encourager dans une tentative dont le succès dépasse déjà les plus légitimes espérances, est de nous assurer de nouveaux abonnés !



*Le Cercle Saint Jean de Capistran nous prie d'annoncer la conférence que donnera M. J. Destrée, ancien ministre des Sciences et des Arts, le mardi 15 mars, à 20 heures, 34, rue de Stassart. Sujet : L'Art.*



Etablissements. CEUTERICK rue Vital de Coster, Louvain



## Caisse générale de Reports et de Dépôts

SOCIÉTÉ ANONYME

SIÈGE SOCIAL :

BRUXELLES, 11, RUE DES COLONIES, 11

Capital : 20.000.000 Réserves : 22.000.000

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE :

Comptes de Chèques et de Quinzaine.

Dépôts de Titres et de Valeurs.

Lettres de Crédit.

Prêts sur Titres.

Coffres-Foris.

BUREAUX DE QUARTIER :

Bureau A : Place Bara, 14, Cureghem

Bureau B : Parvis Saint-Gilles, 33, Saint-Gilles

Bureau C : Place Saintelette, 26, Molenbeek

Bureau D : Rue de Tongres, 60-62.

## L'ESCAUT

COMPAGNIE D'ASSURANCES MARITIMES

CONTRE

**l'Incendie et  
les accidents  
de toute nature**

FONDÉE A ANVERS EN 1821

AU CAPITAL DE **4,200,000 Francs**

Agences dans tout le pays

SIÈGE SOCIAL A ANVERS

**10, rue de la Bourse, 10**

Directeur : N. DIERCXSENS

GROS :  
rue des Bogards, 16  
BRUXELLES

# SAVON DALTON

Pour votre toilette



**A la Grande Fabrique**

**- - E. Esders - -**

**26, rue de la Vierge Noire, 26**

**Bruxelles**

Maison fondée en 1877

Téléphone 3008

Diplôme d'honneur à l'Exposition de Bruxelles en 1920

**Vêtements pour hommes, dames et enfants**

Livrées et uniformes. Vêtements de sports et voyages.  
Lingerie. Bonnetterie. Chapellerie. Ganterie. Chaussures.  
Cannes. Parapluies. Fourrures. Modes.





La Voix de son Maître

La marque qui se trouve sur tous nos Gramophones et Disques.

C'est le symbole de la suprématie

Demandez nos Catalogues et l'adresse du revendeur le plus proche

**C<sup>ie</sup> Française du Gramophone**  
BRUXELLES

51 Avenue de la Porte de Hal  
65, rue de l'Ecuyer

Soleil  
ou  
pluie  
"NUGGET"  
lait

Typographie — Lithographie	<b>VAN CAMPENHOUT Frères et Sœur</b> Maison fondée en 1733	Papeterie — Maroquinerie
FABRIQUE DE REGISTRES	<b>François VANNES</b> Successeur	COPIE-LETTRES
Articles de Bureau	13, rue de la Colline, Bruxelles Tél. 227.64	Chapelets — Livres de prières
	USINE ÉLECTRIQUE : 36, RUE VANDERSTRAETEN	

LA MAISON DU TAPIS

**BENEZRA**

RUE DE L'ECUYER, 41-43 BRUXELLES

TÉLÉPHONE 271.15

LES PRIX DÉFIENT  
A QUALITÉ ÉGALE  
TOUT CONCURRENCE

TAPIS D'ORIENT, anciens et modernes. MOQUETTES UNIES tous les tons. TAPIS D'ESCALIERS et D'APPARTEMENTS (divers dessins et toutes largeurs). CARPETTES DES FLANDRES et autres (imitation parfaite de l'Orient). TAPIS D'AVIGNON unis et à dessins

ATELIER SPÉCIAL  
POUR LA REPARATION  
DES TAPIS